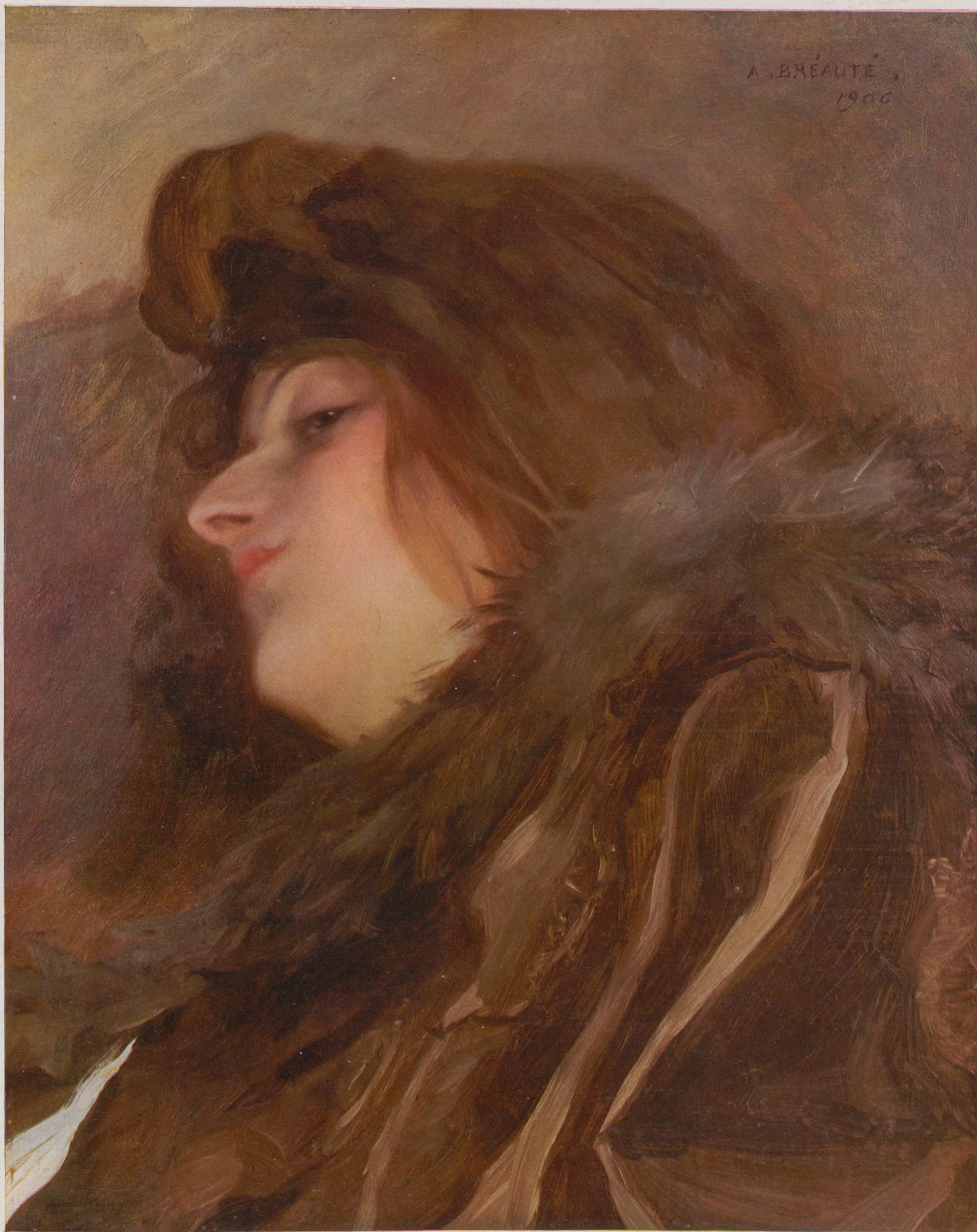


OCTOBRE 1906
25^e ANNÉE
N° 199

FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION
MENSUELLE
26, Rue Drouot



CHANSON D'AUTOMNE

Tableau de A. BRÉAUTÉ

PRIX { 3 FRANCS;
ÉTRANGER : 3 FR. 50

Abonnement { France 36 francs
d'un an { Étranger (Union postale). 42 —

Ayuntamiento de Madrid

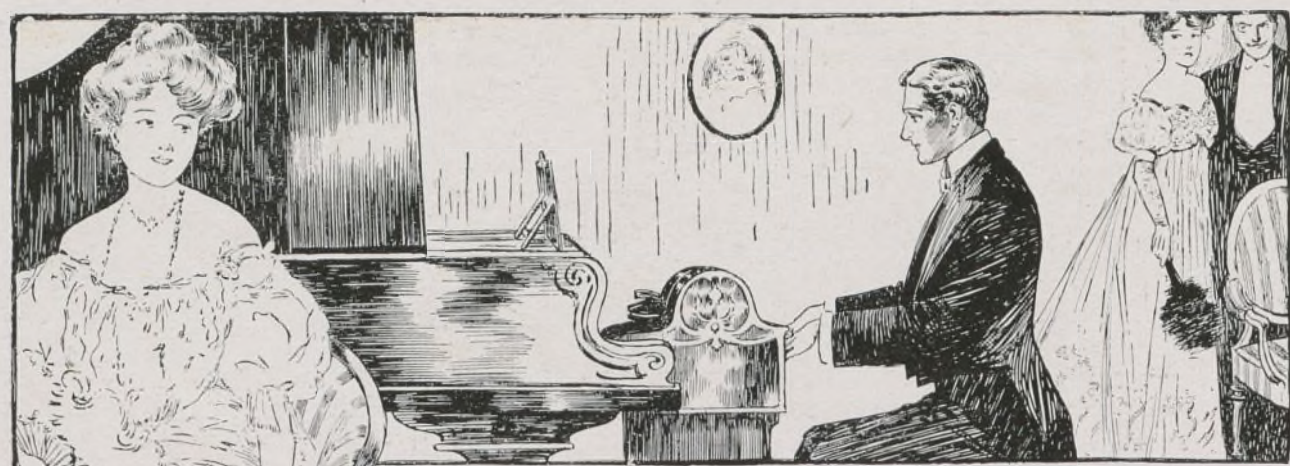
LES Pères Chartreux
Expulsés de France
Fabriquent maintenant à **TARRAGONE**
ESPAGNE
leur Liqueur bien connue
Cette fabrication se continue
selon les procédés dont
ils ont gardé le secret.

**La forme de la Bouteille
Le Nom,
L'Étiquette
seuls ont changé,
BIEN REGARDER pour
NE PAS CONFONDRE**



Publicité et Clichés Huguet, Minart & Co, 11, Boulevard des Italiens.

VOULEZ-VOUS ÊTRE VIRTUOSE ? RIEN N'EST PLUS FACILE !



Le **PIANOLA METROSTYLE** s'adapte à tous les pianos ordinaires et permet à tout le monde de jouer du piano à la perfection. Il arrive à ce résultat en supprimant la partie technique, — celle qui exige des années d'études fastidieuses et de gammes interminables, — et en ne laissant à l'exécutant que le contrôle de l'expression, c'est-à-dire de la partie artistique.

Le **PIANOLA METROSTYLE** a été approuvé par les célébrités musicales du monde entier, parmi lesquelles nous pouvons citer : Paderewski, Rosenthal, Planté, Pugno, Grieg, Chaminade, Buer, Dubois, Fauré, etc., etc.

Son répertoire comprend plus de 16,000 compositions dans tous les genres.

Pour de plus amples renseignements, demander le Catalogue descriptif « R » qui est envoyé franco sur demande.

THE AEOLIAN COMPANY LTD

Salle Aeolian, 32, Avenue de l'Opéra, PARIS

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agences dans les VILLES D'EAU

L'IODHYRINE du Docteur DESCHAMP
EST LE SPÉCIFIQUE PAR EXCELLENCE de L'

OBÉSITÉ

CACHETS PILULAIRES
préparés par L. LALEUF, pharmacien à Orléans.
SEUL PRODUIT SÉRIEUX, GARANTI ABSOLUMENT INOFFENSIF
Sans action nocive sur
LE CŒUR, L'ESTOMAC, LES REINS.
Fait MAIGRIR PROGRESSIVEMENT
EN QUELQUES SEMAINES
Ne laisse pas de rides. — Convient aux deux sexes.
Le Traitement complet : **10 francs.** — Envoi
libre et discret contre mandat adressé à M. H. DUBOIS,
pharmacien, ex-interne, 5, rue Logelbach, PARIS
(Parc Monceau), Tél. 502-76, où une vasculé de
précision est à la disposition de nos clients.
Principales Pharmacies de France et de l'Étranger.
Seuls concessionnaires pour l'Empire de Russie :
Luxembourg et Co, Varsovie, Zorawia, 40.

CYCLES, Motocyclettes et Autos
C. l'Albatros H. BILLOUIN, Ing.
Const. 104, Av. de Villiers, Paris.
Bicyclettes neuves de gr. luxe, course et
route garanties d. 120 f. d'occasion en bon état d. 30 f.
Motocyclettes neuves, sur commande, route et course de
9 à 6 chevaux depuis 500 f. d'occasion depuis 150 f.
Voitures Automobiles neuves et sur commandes d. 2900 f.
2 et 4 places, d'occasion 500 f. Réparations et Transformations
Accessoires et Pièces détachées. Facilité de paiement.
Prix modérés. Catalogue franco. Téléphone 548-03

Luxuriance des SEINS
EN 2 MOIS
par les
PILULES ORIENTALES
Les seules qui développent, raffermissent,
reconstituent les SEINS, effacent les
saillies osseuses des épaules et donnent au
Buste un gracieux embonpoint. Bienfaisantes
pour la santé. Approuvées par les célèbres
médecins. — Résultat durable.
FLACON avec NOTICE : 6 fr. 35 FRANCS.
RATIE, Ph. 5, l'Assage Verdeau, Paris (9*)
Dépôts : Bruxelles, Ph. SINT-MICHEL,
Genève, Droguerie CARTIER & JORIN.



LES CAPSULES D'APIOL
DES DES
JORET & HOMOLLE
GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,
SUPPRESSIONS des ÉPOQUES
Le Fl. 4'50 F. Ph. SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. — Ph. 12, 84 Bonne-Nouvelle, Paris.

ANNUAIRE
des
CHATEAUX
1905-1906
(19^e année)
40,000 NOMS & ADRESSES
de tous les
PROPRIÉTAIRES DE CHATEAUX DE FRANCE
avec Notices illustrées de
250 GRAVURES
* PRIX : 25 FRANCS *
(Envoi franco)
A. LA FARE, éditeur du Tout-Paris et
de l'Annuaire des Châteaux
55, Chaussée-d'Antin, Paris (17^e)
(Téléph. 111-19)
Chez le même Éditeur, Guides des Familles :
1^{er} Aux Bains de Mer ; 2^e Aux Villes d'Eaux.
— Prix de chaque volume, 2 fr. 50 ; franco, 3 fr.

USAGE EXTERNE

LAURÉNOL

Chloro-aluminate de Zinc Sulfo-Cuprique

Sans Odeur, ni Mercure
DÉSODORISATION ABSOLUE

LAURÉNOL N°

Antiseptie — Gynécologie — Chirurgie
Hygiène — Médecine Générale

LAURÉNOL N° 2

Désinfection des locaux
Chambres contaminées
Cabinets — Urinoirs — Fosses d'aisances
Salles d'hôpital — Wagons
Crachoirs — Linges — Vases des malades

LAURÉNOL-VÉTÉRINAIRE

Chirurgie vétérinaire — Chenils
Étables — Écuries — Poulailers — Haras, etc.

Détail : Toutes Pharmacies

Gros : PHARMACIE NORMALE, 19, rue Drouot, Paris

Pour répondre à tous les besoins de la Médecine humaine et vétérinaire, de l'Hygiène
publique et privée, nous avons établi :

LAURÉNOL N° 1 - LAURÉNOL N° 2 - LAURÉNOL-VÉTÉRINAIRE

ANTISEPSIE - DESINFECTION



FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO
199

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

RÉDACTION, ADMINISTRATION, 26, RUE DROUOT, PARIS
Les annonces sont reçues aux Bureaux du FIGARO ILLUSTRÉ
et chez MM. HUGUET, MINART & C^{ie}, B^{is} des Italiens, 11

ÉTRANGER, Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

OCTOBRE
1906

Les Chroniques du Mois

LES OMBRES SUR LE MUR

LA RENTRÉE

On a voyagé loin. Pendant deux, trois mois on n'a connu que son plaisir, que son caprice, le ciel, les arbres et la mer. De beaux spectacles, des êtres étrangers, des sentiments nouveaux ont reposé nos sens, notre cœur, tout notre être...

Infini bercement du loisir embaumé !

Puis, de ce loisir même, nous voici las tout à coup. Un beau matin l'air a fraîchi tandis qu'on parcourait sans plaisir le jardin où survit une dernière rose. L'amour vous a repris de la ville et de la maison. L'impatience du retour est égale à la hâte qu'on avait de partir. Et, dans le train, tout en suivant du regard, à la vitre, le paysage déjà marqué par l'automne, on fait des projets.

On évoque les objets familiers qui nous attendent, chez nous, dans la pénombre et l'atmosphère où flotte le parfum combiné du poivre et de la naphthaline. Pendant quelques jours tout va prendre un aspect inédit.

N'est-ce pas ? vous vous enthousiasmez pour la vie inconnue qui est devant vous, que vous saurez mieux vivre, plus consciemment goûter, pour des êtres insignifiants dont le voyage vous avait débarrassés et que vous allez retrouver avec un lyrisme momentané. Vous vous sentez jeunes, entreprenants, mieux armés pour la lutte et plus sages. Si c'est le soir, avec quelle fièvre, debouts dans le couloir du wagon, vous fouillerez l'ombre du dehors, vous reconnaîtrez les aspects de la banlieue, les petits pavillons alignés au long de la voie ferrée, la rivière chargée de canots amarrés, les premières maisons à six étages, les premiers réverbères au carrefour sillonné de tramways.

Et le bruit... la confusion des cris, le brouhaha des colères et des rires et des appels sous la toiture sonore de la gare, le sifflement des locomotives, le roulement des camions, la bousculade et, tout à l'heure, les cahots du fiacre qui vous emportera dans la cité pleine de lumière et de mouvement !...

Ami lecteur, si tu possèdes une amie très chère, si durant ton absence et durant le voyage tu sentais s'arrêter ton cœur en songeant à son beau visage, supplie-la de ne point venir à ta rencontre. Car, sur le quai, parmi la foule, tu la retrouverais mal, tu l'embrasserais sans effusion, tu n'écouterais pas ses paroles, ton sourire grimacerait, ta joie de la retrouver serait gâtée par le souci de déconsigner les bagages ou l'anxiété de passer en fraude à l'octroi un reste de déjeuner !

Ami lecteur, réserve plutôt ton bonheur pour la minute où, sur le seuil, elle l'accueillera avec un cri de surprise, élevant sa lampe vers ta figure bâlée par le vent du large et les grands soleils durs...

Et vous, son amie, ne troublez pas sa lassitude, ne l'interrogez pas encore. Les vrais voyageurs aiment peu raconter. Ne soyez pas inquiète s'il est encore distrait, si son âme est encore vagabonde. Vous l'allez, peu à peu, reconquérir. Les revoirs ardemment souhaités ne vont pas sans quelque amertume. S'il paraît triste, ne croyez pas qu'il regrette d'être revenu ; mais il se recueille et médite au moment où ses habitudes, ses travaux, ses soucis vont le reprendre et le rouler toute une année.

Torpeur vite secouée, dès qu'on est descendu dans la rue où retentissent les crieurs de journaux, dès qu'on frôle la foule enfiévrée. Nous sentons, alors, quelle force nouvelle nous a communiquée le repos, quelle santé court dans nos veines, quelle étrange verdeur va jeter nos appétits à la poursuite, à la conquête de tous les buts... Le premier ami rencontré, on l'empoigne par les épaules, on le secoue avec un enthousiasme exagéré : « Ce brave X... ! Ah, cette année, tu sais, je me sens gaillard ! » Et, toute la nuit, à la terrasse d'un café, voici les infinies confidences : paysages, aventures, descriptions, narrations ! Et les belles résolutions, ajournées depuis toujours, qui maintenant vont se réaliser d'elles-mêmes !...

Paris, nous reçoit avec une suprême coquetterie, par son ciel léger, ses parterres à peine flétris, ses femmes encore vêtues de clair. La rentrée se fait plus joyeuse, avec une nostalgie moins cuisante des plaisirs qu'on a quittés. Ceux qu'on nous promet semblent toujours nouveaux. Nulle déception, nulle fatigue, nulle vieillesse jamais ne nous rassasiera d'être troublés, charmés, exaltés par la ville éclatante, distraits par elle jusqu'à la mort.

JACQUES COPEAU

Les Beaux-Arts

LE SALON D'AUTOMNE

Pour la quatrième fois, le Salon d'Automne s'organise, et le grand palais — côté de l'avenue d'Antin — va voir venir les fervents de cette très intéressante manifestation d'art. Cette année, en dehors des œuvres des artistes vivants, sociétaires ou admis par le jury — un jury dont les sévérités sont parfois aussi inexplicables que les indulgences — il y a trois rétrospectives bien faites pour piquer la curiosité, et deux collectivités étrangères dont l'appoint, sans être indispensable au Salon d'Automne, lui sera certainement profitable : ces rétrospectives sont l'occasion de beaux ensembles de l'art de Courbet, de Gauguin et de Carrière ; les collectivités sont constituées par un groupe d'artistes russes et un groupe d'artistes suédois. L'on n'a qu'à se souvenir de l'exposition des œuvres d'Ingres et de Manet, de l'an dernier, pour juger de l'intérêt qu'offriront aux visiteurs les rétrospectives de cette année.

Depuis une quinzaine d'années, l'astre de Courbet avait pâli ; les amateurs se montraient réfractaires à son œuvre ; mais, voici quelques mois, on revint à une plus juste distribution de la gloire en ce qui le concerne ; on consentit à reconnaître que ce beau peintre était injustement oublié ; lorsque le Petit Palais reçut de Mlle Courbet l'admirable tableau des *Demoiselles au bord de la Seine*, on remarqua que le coloriste avait de la puissance et de l'harmonie, et que le réalisme du peintre servait à merveille l'expression de la vie : il n'en fallut pas d'avantage pour reconquérir à Courbet sa vogue d'antan. La manifestation que M. Franz Jourdain lui prépare au Salon d'Automne

arrive donc à son heure ; c'est une consécration nouvelle, ou mieux, un acte public et éclatant de réparation.

A côté de Courbet, peintre de l'action, du muscle, de la sève, du mouvement extérieur, Carrière avait sa place, lui qui fut le confident de l'âme, lui qui raconte de ses modelés mystérieux la tendresse des êtres plus que leur physiologie, et qui cherche la vie plus dans le rayonnement intérieur que dans le geste d'une sensibilité physique. Et puis ces deux talents, si opposés d'émotion, représentent bien deux époques, dont l'une, en matière d'esthétique s'entend, est la réaction de l'autre, traduite en sa formule la plus aiguë et j'ajoute la plus haute.

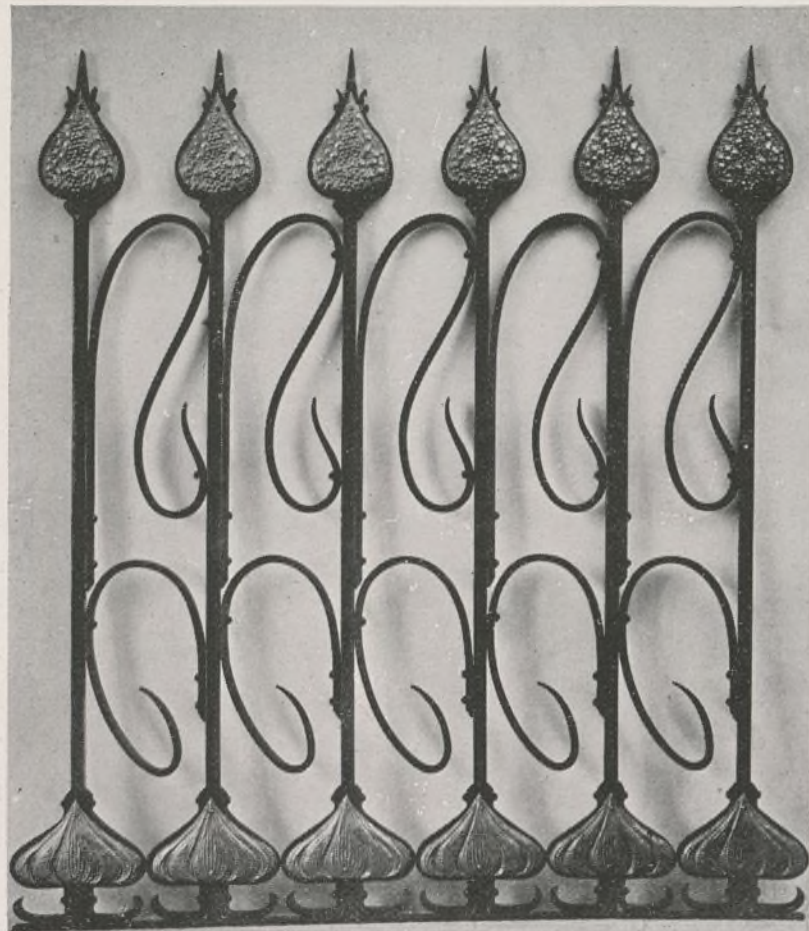
Entre les deux, le Salon d'Automne introduit les œuvres de Gauguin, et cette manifestation-là sera plus discutée ; il y a aujourd'hui nombre de bons snobs qui ne jurent que par l'art de Gauguin et qui, peut-être, seraient fort en peine de citer une seule de ses œuvres : ceux-là ont forcé la mode, et je crois qu'en exaltant outre mesure l'artiste à la mémoire de qui ils se cramponnaient, ils lui ont fait plus de tort que de bien. Gauguin était un chercheur, un inquiet, un hermétique ; son rêve ne trouvait pas toujours sa main habile à le traduire ; cet indépendant et ce solitaire s'acharnait en un labeur épuisant, à une technique rebelle : il souffrait de ne pas savoir dissimuler son effort, et là où les thuriféraires admirent sa synthèse sommaire, lui se plaignait de n'atteindre qu'à une synthèse insuffisante. De là les grandes irrégularités de son œuvre : il a fait des chefs-d'œuvre, il a fait aussi des horreurs. Il ne faut pas les lui reprocher, puisque, étant donné son tempérament, c'est peut-être à cause des horreurs qu'il a pu créer des chefs-d'œuvre ; mais il ne faut pas pousser l'aveuglement jusqu'à ne le pas constater : c'est mal honorer un artiste que de s'enthousiasmer même devant ses erreurs. La manifestation du Salon d'Automne va sans doute aider à remettre les choses au point : en tout cas, elle démasquera un certain nombre de plagiaires qui font cyniquement du Gauguin, sans avoir compris Gauguin, et surtout sans être Gauguin. Puissent-ils profiter de la leçon et s'efforcer désormais d'être eux-mêmes, à moins qu'ils ne consentent à n'être plus rien du tout.

*
**

Je viens de parler des imitateurs : ce n'est pas seulement à l'œuvre de Gauguin qu'il s'accrochent : il y a, parmi les jeunes du Salon d'Automne, un peintre qui fait école, non par ce qu'il a de mieux, mais par ce qui peut prêter à la critique, et par cela même qu'il est en train d'abandonner.

C'est de M. Ch. Guérin qu'il s'agit. M. Ch. Guérin qui a fait de fortes études, et qui, un temps, exaspéra ses qualités de couleur et de sens délicat, revient à de plus calmes visions, et à des efforts plus dignes de sa nature d'artiste. Il a cette année un torse de femme nue et une étude de femme à sa toilette, qui sort des morceaux de tout premier ordre : son évolution mérite un éloge sans réticence, et cela est d'autant plus amusant, que, au milieu de tous ceux qui l'imitent, c'est lui qui a l'air de moins se ressembler. Mais que ceux qui croient avoir son talent, parce qu'ils ne dessinent ni ne peignent, que ceux-là regar-

dent ses envois de cette année, et qu'ils les comparent aux acidités imbéciles qu'ils ont envoyées eux-mêmes, et ils mesureront tous la distance qui sépare l'artiste vrai du barbouilleur. Barbouilleurs, mes enfants, il faut rentrer ça ! C'est laid, c'est bête, et si vous en vivez, avouez que vous devez avoir pour ceux qui osent accrocher chez eux ces inénarrables et prétentieuses croûtes, une dose inégalable de dédain.



Grille en fer forgé de M. SCHENCK.

Heureusement, il y a d'autres œuvres au Salon d'Automne, des œuvres qui consolent des aberrations de quelques impuissants. Je m'en voudrais de ne pas saluer de suite les envois du cher maître Renoir, la jeune femme debout promenant sa fillette dans un parc, la figure nue debout, et surtout la femme nue, assise ; on sait avec quel charme caressant Renoir aime à faire chanter la lumière sur des modèles féminins, avec quelle robustesse de ton il sait synthétiser ses plans, avec quelle sûreté de dessin il assure sa construction. Je ne puis pas voir de lui des figures nues, sans évoquer de suite certains chefs-d'œuvre du Primitif : c'est la même entente de la beauté, la même franchise d'exécution, la même recherche de vérité élégante, le même réalisme distingué, sachant éviter toute inutile trivialité. N'y eût-il au Salon d'Automne que les envois de Renoir, ils suffiraient à expliquer la visite et à la rendre infiniment agréable.

Mais il y a dans les salles du Grand Palais de quoi réjouir son regard. M. Lavery a quelques portraits d'un éclat généreux ; M. Desvallières nous représente le violoniste Parent en train de jouer, en une toile très vivante et peinte franchement ; M. Belle-roche, qui demeure l'un des plus féconds et des plus brillants défenseurs de la lithographie originale, s'affirme comme peintre en deux études de femme, qui sont un régal pour l'œil, *Lili* et *Portrait de jeune femme*, deux morceaux de couleur d'une harmonie robuste, qui nous permettent d'espérer beaucoup de ce peintre ; M. Dezaunay expose des bretonnes en des tonalités claires, d'un charme délicat ; M. Bonnard nous montre une jeunesse nue à sa toilette, d'un chromatisme fin, avec des modèles heureux ; malheureusement, le dessin en est défectueux : la tête est trop petite, et il y a dans le bras droit un raccourci pénible. M. Simon expose des portraits de femmes peints avec un rare maëstria. M. Urbain montre dans la manière qui lui chère, une composition décorative adroitement conçue et peinte largement. M. Carré nous amuse avec ses types de fêtards et de joyeuses en bombe sur les plages suburbaines. M. Georges d'Espagnat nous offre le plaisir de quelques morceaux de couleurs, figures et fleurs, peints en des rutilances débordant de sève. M. Feller fait jaillir d'un fond une admirable figure d'Espagnol ; M. Van Thiele, au contraire, dégage sur un fond gris une puissante silhouette d'homme ;

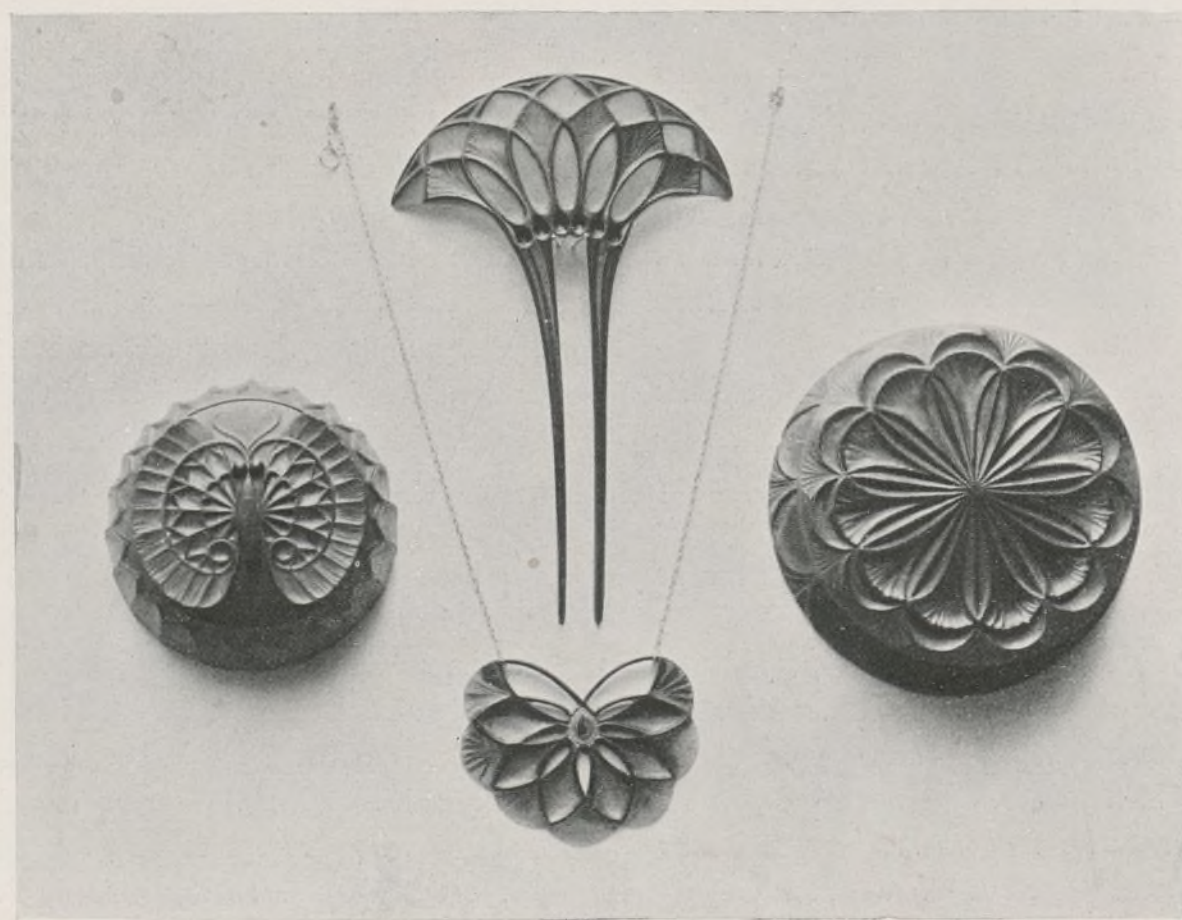
MM. Valtat, Marinot, Alb. André envoient des panneaux décoratifs pleins de précieuses qualités.

M. Gumery se repose de ses figurations modernes en plaçant dans un site d'inspiration antique, les *Néréides* évoquées des poètes antiques ; M. Georges Redon, à côté d'un très amusant reflet de la vie de bamboche dans un *Cabaret de nuit à Montmartre*, symbolise en une large page de lumière la *Marseillaise*, œuvre originale pleine d'audacieuse qualité ; M. Félix Borchardt, qui poursuit ses belles études de plein air, expose une figure de jeune femme, en toilette bleue, une radieuse figure élégante et distinguée, peinte de verve avec cette vigueur de talent qui fait de lui le chef incontesté de l'impressionisme parmi les peintres allemands de l'heure actuelle ; M. Bernard B. de Monvel a fait de sa *Convalescente* une œuvre hors de pair : une femme âgée, dans son lit, la tête coiffée d'un petit bonnet blanc ; cela est peint et conçu comme l'eût pu faire un primitif et l'on est empoigné autant par le sentiment sincère et simple qui se dégage de l'œuvre, que par la sûreté et la franchise de l'exécution, M. Willette met de la joie spirituelle dans le coin qu'il occupe avec son projet d'affiche ; M. Vallotton, avec un torse nu de femme assise à sa toilette, expose un portrait de dame âgée qui n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre, M. Odilon Redon nous sourit avec son portrait de fillette ; Mme Dannenberg montre des qualités solides dans ses coins du Luxembourg avec de vieilles commères en train de bavarder et des fillettes jouant. M. Maxime Dethomas se borne à des dessins, mais des dessins de maître, noirs avec des reprises de sanguine, des dessins dont le souvenir vous reste comme ceux de Daumier ; cela s'intitule : *la Cliente de la crèmerie*, *les Ouvrières*, *l'Inamovible*, *l'Age ingrat*, *l'Habituee du petit bar*, etc. M. Henri Barberis symbolise à l'aide d'une fillette nue, dans un paysage mélancolique, *l'Automne*, et peint son œuvre à fresque avec les qualités requises pour cet art décoratif essentiellement. M. Abel Faivre envoie un joli portrait de femme. M. Cardona nous rappelle son pays avec deux charmantes figures : *Espagnole à l'éventail* et *Carmen*, etc.

petites maisons : il y a là le fait d'une vision originale et d'une sensation que le peintre a su rendre avec une très agréable naïveté.

Du côté des paysagistes, je veux nommer tout d'abord Guillaumin et Maufra. Guillaumin avec ses toiles récentes expose un large panneau daté de 1885 : l'œuvre a pris sa patine définitive et elle apparaît admirable et forte. Maufra, lui, sous une atmosphère fluide et claire, nous montre des vallées et des ports de mer où il dit avec une force peu commune toute l'émotion de sa vision forte : il y a longtemps qu'il ne s'était pas manifesté par des œuvres si complètes. A côté de ces deux grands artistes, je veux citer d'autres naturalistes fervents, dont les œuvres méritent l'attention : M. Palmié et ses aspects de montagnes tout à fait remarquables, M. A.-M. Le Petit et ses paysans dans la campagne, qui dénotent un peintre de race ; M. Madeline, qui fait délicieusement chanter le soleil dans les branches, M. Eug. Chigot et ses jardins ensoleillés, M. Braquaval, et ses petits paysages aux harmonies bémolisées mais délicieuses, M. Dufrénoy et ses quais de Seine, M. Ranft et ses notes vigoureuses, qu'il ne faudrait pas assombrir, M. Thibésart, dont les toiles marquent un énorme progrès, M. Ottmann dont les fleurs sont aussi heureuses que les paysages, M. Obertheuffier qui peint ses coins de nature avec amour, M. Briaudau qui rapporte de Venise des impressions vives et vraies, M. O. Connor dont on regardera avec plaisir les natures mortes, M. Alluaud, et ses paysages du Limousin et de la Creuse, Mlle Yvonne Touvet, dont le paysage de Port-Marly, constitue un excellent début ; M. Abel Truchet, et ses *pommiers*, M. Gilbert Languetin, et ses bords de rivière à Nemours, qui sont d'une puissante harmonie, M. Lopisgich, qui rapporte des Andelys des coins pittoresques notés avec justesse, M. Georges Lambert, dont les *petits ports de pêche* font songer à quelques pages maîtresses d'Hervier, ce qui n'est pas un mince éloge ; M. Numa Gillet, dont le *clair de lune* est d'une délicieuse vision, M. Marcel Fournier, et ses vues de la Rochelle, etc.

La section de sculpture n'est pas très abondante



Bijoux en corne de M. H. HAMM.

Parmi les peintres qui ont noté l'aspect de la rue ou des campagnes, avec des mouvements de foules ou de groupes, je remarque la *place Clichy* et le *parc Monceau* de M. Georges Barwolf, des *marchés* et les *bords de rivière*, tout animés de figures, des taches vigoureuses sur des plans bien écrits, de M. Piet, les souvenirs des Courses et des bords de Seine à Meulan, de M. Lempereur, le *Jour de fête en Espagne* et le *Cirque* de M. Ricardo Canals, *Barques en perdition*, *Grosse mer*, *En attendant les courses de chevaux*, de M. Lemordant et les très curieuses vallées de M. Francis Jourdain, avec ses grands espaces de culture, et ses petits personnages défilant près de

au Salon d'Automne, et les grandes œuvres y sont rares. On remarquera les statuettes de M. Moreau Vauthier, *l'Ève au pommier* d'un art si sérieux de M. Halou, un groupe, la *Grève*, d'une expression dramatique, sans excès déclamatoire de M. Sortini, le monument aux *Morts-Nés*, de M. Robert Aitken ; *l'Idylle*, de M. Barattini ; *Buste de M. S. Lupesco*, par M. C. Brancusi, les animaux de M. Bugatti, les silhouettes réalistes de M. Jean Cardona (*Moissonneuse*, *Vieux Bohème*, *Vieux Chemineau*) ; *l'Enfant endormi*, de Jean Carrière ; les curieuses études de tête de M. N. Imenitoff, les fines statuettes de M. Lamouredieu ; les bustes et les torsos d'enfant, de M. Albert Marque, dont le talent

(Lire la suite au dernier feuillet du numéro.)



Les Dons

CONTE DE FÉES DE CAYLUS

IMAGE
PAR A. DEVAMBEZ

La fée des Fleurs habitoit un palais, & tenoit une cour
au milieu des fontaines & des jardins. Trianon & Marly ne
font que d'informes copies de ce délicieux séjour. Les lieux

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

André
Devambe

Ayuntamiento de Madrid

que nous avons ornés & choisis peignent ordinairement notre caractère : ainsi tout l'agrément de la nature rassemblé dans cette aimable retraite, donnoit une idée de tous ceux de cette aimable fée. Les charmes de sa société ne se peuvent exprimer, mais les qualités de son cœur les égaloient pour le moins; non-seulement elle secouroit les malheureux, mais elle se plaçoit à aller au-devant de leurs besoins, & leur laissoit ignorer à qui ils en étoient redevables. Il lui suffisoit d'obliger. Sa cour étoit composée de jeunes princes & de jeunes princesses (car elle aimoit beaucoup les enfans). Elle les élevoit depuis leur tendre jeunesse, ou bien elle les faisoit venir auprès d'elle; à treize ans pour un sexe, à seize pour l'autre. Elle les douoit ordinairement du don qu'ils désiraient obtenir; c'étoit ainsi que la fée des Fleurs composoit sa cour, & vivoit dans les véritables délices du cœur & de l'esprit. Bien différente en ce point des autres fées, qui n'ont pas toujours connu le plaisir d'obliger, le seul qui puisse faire supporter l'autorité quand on est sage.

Sans entrer dans le détail de toutes les belles éducations qu'elle avoit faites, je ne parlerai que de Silvie, qu'elle aimoit autant qu'elle méritoit de l'être. Son enfance étoit naïve, son caractère étoit vif, mais il étoit docile : ces présens de la nature firent naître & nourrir son amitié pour cette aimable enfant. Quand Silvie fut parvenue à l'âge auquel la fée distribuoit ses dons, elle voulut lui faire connoître par elle-même, & sans l'avertir de son dessein, plusieurs des princesses qu'elle avoit douées, afin qu'elle pût décider plus sagement du choix qu'elle avoit à faire. Je veux, lui dit-elle, ma chère Silvie, que vous alliez passer quelque temps avec des princesses que j'ai douées de différens dons. Elles vous recevront bien, n'ayez aucune inquiétude; tout ce que vous avez à faire, c'est de me rendre compte à votre retour de l'impression que leur caractère aura fait sur vous. Silvie promit à la bonne fée d'exécuter ses ordres, & de bien obéir à la gouvernante qu'elle lui donna, & la quitta avec beaucoup de regret. Elle fut deux mois absente; au bout de ce temps, la fée lui renvoya le même équipage des papillons qui l'avoit conduite hors de sa cour, & Silvie retrouva la bonne fée des Fleurs avec un contentement infini; elle répondit à toutes les questions qu'elle lui fit, & la remercia de toutes les bontés dont elle avoit été accablée à sa considération. La fée lui ayant demandé un détail plus exact de son voyage, voici quelle fut à-peu-près la réponse de Silvie.

Vous m'avez envoyée, madame, à la cour d'Iris; j'ai appris par d'autres femmes que c'est vous qui l'avez douée de la beauté; elle se joue à tous les momens de vos bontés, mais jamais elle n'en a fait le détail; il faut lui pardonner, on n'aime point à devoir sa beauté à personne, du moins on n'en fait point l'aveu. J'ai remarqué que cette beauté que vous lui avez donnée, & qui m'a paru éblouissante, lui ôtoit absolument l'usage de son esprit; qu'en se montrant, & en se laissant voir, elle croyoit avoir tout fait. Quelque temps après mon arrivée à sa cour, il lui est survenu une maladie; la crainte que sa beauté n'en fût dérangée a rendu son mal peut-être plus considérable qu'il ne l'eût été : elle a résisté aux attaques de la maladie la plus violente; mais son retour à la vie m'a paru le comble du malheur, puisqu'en effet, cette beauté dont elle étoit si contente, s'est évanouie au point de ne pouvoir se souffrir elle-même. Elle est enfin dans un si grand désespoir, que vous m'en voyez toute attendrie, & que je vous conjure d'avoir pitié d'elle. Je lui ai promis de vous représenter son malheur; il est d'autant plus grand, ajouta-t-elle, que j'ai eu le temps de l'entretenir, & que j'ai remarqué que les propos que la beauté qui étoit en elle rendoit supportables, & quelquefois même agréables, ne peuvent plus se soutenir. Ils ne vont point enfin avec la laideur; elle le sent, elle en convient elle-même; & son esprit, qu'elle n'a jamais occupé jusqu'ici, est continuellement agité de sa douleur, sans pouvoir être capable d'aucune autre chose. Jugez donc, grande fée, continua l'aimable Silvie, si quelqu'un dans la nature a plus besoin d'éprouver vos bontés que la malheureuse Iris. Je suis contente de vos réflexions, lui répondit la fée, mais je ne puis la secourir, mon pouvoir est borné, & je ne puis douer qu'une fois.

Après quelque temps de séjour dans le délicieux palais de la fée, elle voulut que la jeune Silvie la



DÉSÉPOIR D'IRIS



L'ENNUYEUSE DAPHNÉ

quittât, & le voulut pour les mêmes motifs : les mêmes chagrins furent témoignés & ressentis; mais d'abord que les papillons furent attelés, la jeune Silvie fut transportée avec sa gouvernante dans un autre royaume, c'étoit celui qu'habitoit la princesse Daphné; Silvie trouva le moyen de donner un billet au premier papillon qu'elle rencontra, pour le porter à la fée, ce qu'il fit en effet. Par ce billet, elle la conjuroit de ne la pas laisser plus longtemps absente; il n'y avoit cependant pas encore quinze jours qu'elle étoit partie du palais des Fleurs; la fée lui accorda sa demande, & la fit revenir : Silvie, pour satisfaire à son devoir, & pour soulager son cœur, s'écria : Ah! madame, où m'avez-vous envoyée cette fois-ci? Chez une de celles qui m'ont demandé le don de l'éloquence, lui répondit la fée. Que l'éloquence sied mal à une femme, reprit Silvie, avec vivacité; il est vrai que la princesse Daphné parle en beaux termes, que ses mots sont justes & qu'ils sont bien choisis, mais elle ne déparle point; elle commence toujours par charmer, & finit par ennuyer; elle aime plus que tout, l'assemblée de son conseil, car il lui fournit mille occasions pour parler, que rien ne peut interrompre; aussi préfère-t-elle ce devoir de la royauté à tous les autres; mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'au sortir du conseil elle n'en est que plus fraîche pour toutes les conversations qui se présentent. La fée des Fleurs vit bien que Silvie étoit suffisamment dégoutée de l'éloquence; elle lui donna le temps de se remettre de la fatigue qu'elle venoit d'éprouver, & malgré toutes les instances qu'elle pût faire pour ne plus voyager, la jeune Silvie fut obligée d'obéir encore une fois. La même voiture la conduisit chez Silvanire, elle habita plus de trois mois la cour de cette princesse. Quand la fée imagina son retour nécessaire, elle l'en avertit, et Silvie revint auprès d'elle avec le contentement qui nous rapproche de ceux pour lesquels nous avons une véritable & tendre amitié.

La fée curieuse à son ordinaire, voulut examiner les impressions que Silvie avoit reçues d'une princesse aussi aimable que Silvanire, & qu'elle avoit douée du don de plaire : voici quelle fut la réponse de sa jeune élève.

Il m'a paru dans les commencemens de mon absence, que Silvanire étoit la princesse de la terre la plus heureuse; ornée par vos bontés de ce beau don de plaire, parée de l'éclat de la jeunesse, quelle mortelle, disois-je, peut être plus heureuse sur la terre? mille amans empressés autour d'elle préviennent à chaque instant ses plus foibles desirs; les fêtes, la galanterie, les sacrifices, l'oubli de toute la terre, enfin tout ce qui peut flatter l'amour-propre lui est sans cesse offert. J'ai commencé par être persuadée que j'obtiendrais de vos bontés un pareil don. Quoi? vous ne comptez pas me le demander, reprit la fée? Non, madame, en vérité, ajouta Silvie, & voici les raisons qui m'en empêchent. Séduite donc au commencement par les apparences de la situation de Silvanire, j'ai trouvé à tous ces amans l'espèce la plus agréable de l'humanité; il m'a paru que l'autorité que Silvanire avoit sur eux étoit le comble de la félicité; mais après avoir fait une plus grande connoissance avec la princesse, j'ai vu que son bonheur n'étoit point réel, que son cœur n'étoit point satisfait, & que les dissipations de l'amour-propre n'étoient pas suffisantes pour occuper son cœur; j'ai compris que Silvanire abusoit du don de plaire, & que ce qu'elle pratiquoit étoit la coquetterie, pour laquelle vous m'avez inspiré tant d'horreur; non-contente des découvertes que j'ai faites par l'examen de Silvanire, j'ai suivi les impressions que ses procédés avoient faites sur ceux qui lui étoient le plus vivement attachés; j'ai vu que peu à peu leur flamme se ralentissoit, que les bontés, les attentions, les agaceries qu'elle étoit obligée de faire pour entretenir leur passion ne faisoient plus sur eux aucune impression, qu'ils cessoient d'en être flattés, & qu'en remarquant que toutes ces choses étoient générales, ils étoient honteux d'en avoir été les dupes, et que souvent le mépris étoit leur dernier sentiment.

Je suis contente de vos réflexions, lui dit la fée des Fleurs, jouissez du repos de mon jardin et des charmes réels de la vie que l'on mène ici. Silvie reçut ces ordres avec

fatification, mais tout ce qu'elle avoit vu & qui ne l'avoit pas contentée, l'embarrassoit extrêmement, car elle ne pouvoit se déterminer sur la demande qu'elle avoit à faire.

Au bout d'un certain temps, la fée voulut encore qu'elle s'éloignât, & la docilité de Silvie fut obligée d'y souscrire; même départ, même voiture, mêmes adieux, mêmes regrets, semblable retour & semblables plaisirs de la part de Silvie en retrouvant l'aimable fée. Pareilles questions de sa part, auxquelles voici la réponse de Silvie.

J'ai été reçue, comme vous l'eussiez été vous-même par Aglaé, chez laquelle vous m'avez envoyée. Elle a mis en usage cette vivacité dont vous l'avez douée. Tout ce que le brillant de l'esprit et celui de l'imagination peuvent avoir de séduisant, Aglaé me l'a montré presque en un moment : cette envie de me plaire étoit fondée sur l'obligation qu'elle vous conserve : mon amour-propre en a cependant pris une partie pour lui. J'ai été éblouie, je l'avoue, de la façon enjouée avec laquelle elle fait occuper toute sa cour, & ce don de vos bontés m'a paru éviter tous les inconvéniens des autres, dont vous avez voulu que j'aie jugé par moi-même. Pendant huit jours je n'ai pas imaginé que je pusse désirer autre chose, & cet agrément m'a paru un des plus essentiels pour la société : cependant, un plus long examen d'un tel caractère m'engage à ne vous le point demander. Et quelles raisons avez-vous pour exclure ce don de ceux que je peux vous accorder, lui demanda la fée? J'ai remarqué, lui répondit Silvie, que cette extrême vivacité a pour la société les mêmes défauts que la coquetterie a pour le sentiment; c'est-à-dire, que ni l'un ni l'autre ne peuvent donner une satisfaction pleine & entière; de plus, je me suis accoutumée peu-à-peu à cette

vivacité, elle a cessé de me surprendre, ensuite elle m'a dégoûtée, parce que j'ai remarqué que souvent, pour l'entretenir, on disoit des choses trop à la légère, qui par conséquent devenoient dangereuses, & je me suis enfin aperçue que cette même vivacité avoit souvent besoin du secours de l'intrigue pour se soutenir, & plus souvent encore de celui des tracasseries; & qu'enfin la vivacité employoit tout, sans admettre aucune distinction. La fée ne contredit point aux sages réflexions de Silvie, elle leur donna des éloges, & s'applaudit elle-même de la bonne éducation qu'elle lui avoit donnée.

Mais quand le temps de la douer fut venu, & que la fée eut convoqué, pour assister à cette solennité, toute la jeune assemblée au milieu de laquelle elle aimoit à se trouver, Silvie lui demanda un *esprit paresseux*, & l'obtint.

Ce caractère est divin; il conduit ordinairement à la tendresse & à tous les agrémens de la vie dans tous les âges.

Ce ne fut point par amour-propre, comme mille autres, que Silvie ne demanda point la beauté, indépendamment de l'exemple d'Iris, qui l'en avoit dégoûtée. Elle réunissoit la gentillesse à la beauté; elle étoit faite de façon que lorsque ses traits étoient dérangés par quelque incommodité, ou par quelque chagrin, ce que l'on pouvoit dire de plus fort, en parlant de son changement, se réduisoit à dire : Silvie est bien belle aujourd'hui, j'en suis inquiet; & quand au contraire la joie & la bonne santé régnoient en elle, les grâces & la gentillesse produisoient le plus joli de tous les visages.

Silvie jouit donc pleinement du don de la fée, & de la sagesse du souhait qu'elle a formé.

CAYLUS





ETUDE

(Musée du Louvre)

Pastel de NICOLAS VLEUGHELS



Louis Trinquier

Illustrée par Louis TRINQUIER

La Sorcière de Tivoli

I

C'est quasiment une « actualité », que l'exhumation de ce souvenir judiciaire : l'histoire d'un cadavre restitué par l'entremise inattendue d'un prêtre après être resté introuvable vingt ans.

La France regardait d'un œil morne décroître l'astre napoléonien. La crise de 1812 s'annonçait par un malaise anxieux. Brusquement, Paris détourne son attention des frontières. Un crime vient d'être découvert : le périodique « beau crime » dont l'émotion de la foule s'éprend. L'opulent Ragouveau, ex-fournisseur des légions impériales, n'a que par miracle échappé à l'assassinat.

Galant et fastueux, Ragouveau subvenait sans compter au luxe légèrement criard de Jeanne-Victoire Delaporte, maîtresse de l'hôtel construit, boulevard Poissonnière, sur les anciens terrains de l'abbé de Saint-Phar. A l'angle du faubourg Montmartre déjà bruissant du bacchanal des fêtes flamboyantes, l'hôtel Saint-Phar était un monastère commode aux pèlerinages païens. L'immeuble, Jeanne-Victoire l'avait attrapé au vol des enchères, grâce aux munitions du traitant. S'il avait la fortune, elle avait les attraits.

Point gênant, au surplus, l'obèse Ragouveau. Sans qu'il s'en offusquât, la veuve Delaporte avait intronisé dans leur intimité un certain Nicolas Lefèvre, sorte de major de table d'hôte plantureusement épanoui : large encolure, torse bombé, front de bellâtre, trogne de pandour. Un titre consacrait sa présence : il gérait.

Jeanne-Victoire, cependant, ne se prélassait pas seule entre le lansquenet famélique et le somptueux poussah. Une fille qu'elle avait, Angélique Delaporte, respirait l'atmosphère d'intrigues capiteuses où le péché vénal éparpillait ses effluves d'ambre et de musc. Un jour, les œillades dont Nicolas criblait Angélique donnaient à la mère l'éveil. Mordue au cœur, elle observait jalousement.

Une rivale ?

Non.

Les sympathies de l'enfant n'appartenaient pas à Lefèvre ; d'autres convoitises la hantaient.

Aux sensations brutales de la chair, tout comme aux tendres sentiments de l'âme immatérielle, le vocabulaire n'octroie qu'un nom. De par l'éternel sarcasme des choses, Angélique était la fragile et furtive victime de l'amour. Avec l'expérience d'une

précoce rompue aux roueries, elle analysait le héros de son roman : un blond d'assez jolie figure, moitié brigand, moitié rapin, fruit sec de l'atelier de David tombé à l'infamie des brelans crapuleux. Des reliefs d'élégance, en dépit de cette chute ; une distinction de coq juché sur ses ergots.

Le hasard avait fait office d'entremetteur. Après quelques baisers envoyés du trottoir aux fenêtres, Gaston Jonard s'était enhardi à écrire. Au billet happé en tapinois, dans le glissement d'une rencontre, Angélique avait répondu.

On lui indiquait une adresse : rue des Prouvaires, 17 ; elle ripostait par un rendez-vous : Tivoli.

II

Tivoli fauchait alors son regain de vogue. Sur les ruines du Directoire, avait reverdi l'Éden créé par le fermier général Bouthain. Remisés, les balthazars réactionnaires, les agapes frondeuses des muscadins fourbus, les subversifs raouts des Clichyens, cette crème de la jeune aristocratie du quartier. A peine se remémorait-on encore les soirs où M^{me} Tallien promenait autour des pelouses fleuries son cortège de merveilleux ; à peine citait-on le banquet enthousiaste offert, plus tard, aux troupes par le premier consul.



Désormais, le parc Boutain appartenait à tout payant. S'il conservait les faveurs du clan des incroyables, — successeurs des mirliflores, devenus les agréables en attendant qu'on les baptisât les lions, les dandys, les fashionables, les gandins, — Tivoli n'était plus, en somme, qu'une entreprise de plaisirs publics. Plaisirs décents substitués aux défuntes orgies ; spécimen de foire permanente où, sur le sol qui aujourd'hui s'aligne entre la place de la Trinité et le carrefour d'Amsterdam, les baraques de saltimbanques alternaient avec les salles de bal ; les hercules, les jongleurs, les danseuses de corde avec les entre-sort, les escarpolettes et les musiques en plein vent.

Parmi les réjouissances de cette vertueuse kermesse, M^{lle} Delaporte avait désigné les montagnes russes à son ami Jonard. Leur côte à côte y paraîtrait fortuit. Les ascensions et les descentes dans la bagarre des gaies clameurs faciliteraient les confidences.

D'autre part, durant le colloque, Jeanne-Victoire serait patiente : Nicolas Lefèvre la pilotait. C'était une aubaine recherchée par Ragouveau beaucoup moins ardemment que jadis.

Le zèle du sigisbée poussif se refroidissait-il donc ? L'incandescence veuve avait à lui reprocher des absences colorées de prétextes obscurs. Il possédait aux environs d'Essonne un domaine qui, prétendait-il, exigeait des réparations. Le domaine, en réalité, avait une voisine, laquelle, nullement laide, était grassement pourvue. Or, M. Ragouveau songeait à enterrer son célibat.

Naguère, la Delaporte s'était bercée d'un rêve : s'appeler légitimement M^{me} Ragouveau. Le barbon, tympanisé, avait fait le sourd. A tout prix, il fallait l'empêcher de porter ses hommages (et ses millions) ailleurs. Le moyen ? Parbleu ! la perspective d'épouser Angélique, peut-être.

Lui jeter en pâture cet appétissant morceau : vain calcul. Le ci-devant pourvoyeur des armées s'apprêtait à battre en retraite, bel et bien. Même, il se laissait deviner gauchement. A la patronne mécontente du négoce, il proposait le rachat, sous son propre risque, de l'hôtellerie boulevardière fameuse par ses festins.

Au sortir du vacarme où Gaston venait d'échanger avec Angélique les pressions, les frôlements, les projets d'avenir des soupirants encouragés, le pilier de tripot jugeait la situation. Quelqu'un qui l'eût suivi, fendant les remous de la cohue, l'eût vu accoster une femme noire et anémique vêtue en nécromancienne de carnaval.

Jeanne-Victoire, sa fille, Lefèvre, musaient par les allées. Dix minutes plus tard, la magicienne émergeait d'un massif, devant eux.

— Qui veut la bonne aventure, qui la veut ?

Moitié autorité, moitié consentement, elle s'emparait des poignets de la veuve.

— Par Averroès, Flamel et Avicènes ! que nous raconte cette ligne de cœur brisée ?... Une affection en miettes, la fin d'une liaison...

Sous le fard rayé de la moquerie d'un sourire, le masque de Jeanne-Victoire pâlisait.

L'autre, secouant ses oripeaux et sa verroterie, tendait, cauteleuse, un bout de carton.

— Souhaitez-vous d'en apprendre davantage ?

A la lueur d'un quinquet, Angélique, en même temps que sa mère, épela :

LÉONIE JONARD

Cartomancienne

ÈLÈVE DE M^{lle} LENORMAND

17, Rue des Prouvaires.

Jonard : le nom de famille de Gaston ! Rue des Prouvaires : son domicile ! La rusée gamine avait-elle bien lu ? Son regard croisa celui du lovelace. Il se rapprochait, chuchotant :

— Obéissez à ma sœur.

Ils s'exécraient, pourtant, la sœur et le frère : elle, excédée par le cadet dont elle subissait les lois ; lui, maudit par l'esclave asservie à son joug. Les cartes dont ils vivaient tous deux, Léonie les tirant, Gaston les biseautant, sont un médiocre trait d'union. Mais ils dépendaient trop l'un de l'autre pour se brouiller. Ils avaient pactisé avec la police, contaient-on, cette terrible police de Fouché si coulante sur l'acabit de ses sbires. Quoique en disgrâce rue de Jérusalem, ils continuaient à rendre des services, ça et là. Le métier de la Jonard s'y prêtait entre tous.

Elève de M^{lle} Lenormand !

Affriolant mensonge, pour les superstitieux, depuis que la devineresse de la rue de Tournon avait prédit Thermidor à Robespierre, le sceptre à Bonaparte et à Beauharnais l'échafaud.

III

Dès le lendemain, Jeanne-Victoire s'acheminait vers les halles. Séance sérieuse, cette fois. Le jeu des tarots mêlé, battu, coupé de la main gauche, étalé selon les principes du grand, du seul et unique Etteilla, la consultante apprenait que : « As de » pique (l'amour) affirmé par 5 (homme dangereux) rencontrant » 61 (obstacle) à cause de 55 (une traîtresse) finirait en 72 » (désunion) accolé à quatre de carreaux (la ruine), si 79 » (l'hymen) ou 25 (un deuil) ne ramenait le six de trèfle (pros- » périté) par l'entremise de 43 (un garçon à cheveux clairs) » dont l'accord avec 44 (fille châtaine) produirait 1 et 32 (sur- » prise) de nature à tout sauver. » Le garçon désigné n'était pas loin. Gaston n'avait plus qu'à agir ostensiblement. Quant à la fille châtaine, elle ne rechignait guère à le seconder ; car, à





l'aube suivante, l'autre de la sorcière revoyait la cliente flanquée de Son Innocence Angélique en pimpants falbalas.

Interrogé à dix reprises, l'oracle répétait imperturbablement la prophétie.

On tint conseil.

Nicolas Lefèvre, convoqué, opinait avec autant de résolution que Gaston Jonard : puisque Ragouveau aspirait à la liberté, ne le lâcher que soulagé d'une somme confortable. Lui-même évaluait à deux cent mille francs le prix du caravansérail du boulevard Poissonnière. En lui soutirant un supplément de cent mille écus, on parferait le demi-million. Était-ce praticable ? Assurément, pourvu qu'on attirât l'ancien munitionnaire dans un coin isolé.

Lefèvre soulignait :

— Il ne nous refusera pas sa signature.

Avec un geste à donner le frisson, l'amant de la dame de pique renchérit :

— Bah ! s'il résiste, on le décidera !

Les conciliabules se multiplièrent. Jeanne Delaporte y apportait sa rage de souveraine déchue, Angélique son orgueil de beauté dédaignée. Nicolas se chargeait de dénicher hors Paris un chalet où il s'annexerait en qualité de concierge une sienne cousine depuis longtemps éprise de sa plastique d'Antinoüs. Dévouement à l'épreuve, discrétion garantie : en quatre mots, telle brillait Lucie Jacotin. Enfin, Gaston dresserait le traquenard, apprêterait les armes, assemblerait l'outillage d'une mise en scène soigneusement réglée.

Jeanne-Victoire, feignant la soumission aux vœux de Ragouveau, simulerait le désir d'habiter la banlieue, pousserait la déférence jusqu'à solliciter l'avis du financier quant au choix du séjour. Angélique confectionnerait les valeurs. On loua, à Clignancourt, un pavillon. Les communs en étaient clos de murs. Lefèvre, sa cousine Lucie installée, entreprenait dans les caves de l'immeuble de mystérieux affouillements. Jonard présidait aux travaux, pendant que Jeanne édifiait son crésus par une résignation de modeste rentière aux ordres de la destinée. Il rentrerait prochainement d'Essonne ; Clignancourt recevrait sa visite aussitôt.

Recourrait-on au meurtre ?

Pour le peintrailon déclassé, la question ne se posait même pas.

Il connaissait, Jonard, au bord d'un chemin raboteux du versant montmartrois de la plaine Saint-Ouen, un trou à chaux abandonné, voilé sous un lacs de ronces. On y charrierait le cadavre. — Sur quoi la troupe ingénieuse voulut, en procession, explorer le futur sépulcre de Ragouveau.

A mesure, cependant, que s'avancait le terme, Lefèvre manifestait des signes d'énervement. Ses journées s'écoulaient en préparatifs : près d'une table à écrire, des câbles, de la poudre, des balles, du poison ; plus loin, un madrier scellé en terre avec du plâtre, un tabouret relié à ce pieu par des anneaux en fer.

Le triomphe était imminent. Comment répartirait-on ensuite le butin ? Cela n'irait sûrement pas sans quelques contestations, ce partage. Nicolas et Gaston commençaient, chiens hargneux, à se montrer les dents.

Un après-midi, en quittant sa sœur, le barbouilleur en rupture de pinceaux lui disait :

— A demain. Le « pante » est arrivé. On lui fera son affaire.

Mais, le lendemain, Jonard ne reparaisait pas.

Inexplicable absence ! La sibylle s'en alarmait. Était-ce définitif ? C'était définitif. Jonard ne reparaitrait plus ! Ni le lendemain, ni les lendemains du lendemain.

L'affolement gagnait la pythonisse. Des fantômes peuplaient son chevet. Les conspirateurs la reléquaient-ils à l'écart pour la fruster, ou quelque trahison avait-elle divulgué leur cabale ? La disette de nouvelles engendrait des cauchemars.

Excitée par l'appréhension, la cupidité, le courroux, Léonie Jonard perd la trémontane, vole à la police, au ministère, au parquet ; elle dénonce son frère, elle dénonce la Delaporte, elle dénonce Lefèvre, Angélique, Lucie.

En vérité, il n'est que temps !

Des mesures sont combinées, des gens sont échelonnés de la barrière Rochechouart à la barrière de la Villette. Il est convenu que Ragouveau se présentera au rendez-vous. Un attelage piaffe. On part. L'enceinte de l'octroi dépassée, une escouade

d'agents rabat vers la calèche. Les uns happent l'hôtelière et sa fille, nanties des traites en blanc ; les autres cernent la maison de campagne.

Au tintement de la sonnette, Lucie Jacotin accourt. On la bâillonne. Les argousins dévalent au sous-sol, fondent sur Lefèvre. Sans désemparer, on procède aux perquisitions.

« Au centre de la crypte, énonce le procès-verbal, deux » chandeliers éclairent un encrier, des plumes, un cahier de » papier, une longue corde, trois de plus courtes dimensions, » un lacet de soie.... En un angle, sur une console, un poi- » gnard, une paire de pistolets tout armés... »

Un arrière-caveau recèle le poteau planté dans l'aire, les chaînes, les cadenas, un attirail complet d'instruments de torture ou d'intimidation.

IV

Et Gaston Jonard ?

De lui, aucune trace. Dissous, fondu, volatilisé, Gaston Jonard. L'instruction aurait à surmonter bien des obstacles. Elle n'en était qu'au début.

Un trimestre durant, cette enquête allait se traîner parmi les impostures et les contradictions. La sorcière de Tivoli, maintenant dénonciatrice, bénéficierait de l'impunité. Son frère, décidément, ne reparait point. On le déclara, d'office, enfui par-delà les Pyrénées, — la Belgique du temps pour les aigrefins de marque.

Letèvre et sa Jacotin s'étaient d'emblée campés en subalternes irresponsables. La Delaporte et sa fille les disculpaiement. Le point culminant des débats, ce fut la défense d'Angélique prononcée

par elle-même. Quand elle se leva, moulée dans une robe à la Marie-Louise, la tête droite et fière, les bras vers le prétoire, fascinant le jury, la salle fut remuée d'un frémissement. Le président rétablit le silence. On entendit la musique d'une voix de cristal :

« Messieurs, à peine âgée de seize ans et demi, du sexe le » plus timide et le plus doux, j'ai déjà acquis la plus triste célé- » brité. On m'a assimilée aux scélérats dont les forfaits sont » transmis à la postérité, on me prête leur courage ; sous des » traits enfantins, on me suppose l'âme la plus atroce... »

Angélique lisait ; elle jouait, son mémoire aux doigts, la mélancolie, l'indignation, la candeur. Persuasive, s'attaquant à Léonie Jonard :

« Cette tireuse de cartes était un agent secret... Elle nous » plaignait pour nous irriter, elle nous conseillait pour nous » perdre, elle nous caressait pour nous trahir... Dans l'espérance » d'être richement récompensée, elle nous excitait à consommer » le crime... »

A la péroraison, l'accusée s'affaissait, suffoquée par les pleurs. Sa mère l'enlaçait en gémissant. Effet d'audience prodigieux. Il n'empêchait pas le verdict de leur valoir à chacune vingt ans de travaux forcés, avec, au préalable, la place publique, l'ignominie du carcan.

L'arrêt acquittait le factotum et sa parente, traités en simples comparses quoiqu'ils fussent souillés abominablement de sang humain.

Comment cela ?

On va comprendre.

Notons d'abord que Nicolas Lefèvre et Lucie Jacotin s'épousaient après leur absolution.

Quant à Jonard, on renonçait tout à fait à le découvrir, évaporé comme les farfadets du conte arabe aux rayons dévorants du soleil.

Le dernier mot de l'étrange cause, en conséquence, semblait dit ; elle entrait peu à peu dans les brumes du passé.

Ainsi s'atténue et s'efface l'image des événements. L'incendie de Moscou, la catastrophe de la Bérésina, les sinistres fringales de la steppe livide engloutissant nos cohortes, hélaient la sollicitude des foules vers d'autres horizons. Ragouveau cessait d'être en vedette.

V

Ayant achevé d'écrire dans la fumée des canonnades le désastreux chapitre de son déclin, l'Empire avait cédé la place à la Restauration.

Les semaines, les mois passaient, — et aussi les gouvernements.

Comme, aux aînés des Bourbons, juillet 1830 venait de subroger la royauté de la branche cadette, un soir, un vicaire était amené auprès d'une malade, dans le plus humble des quartiers de Paris.

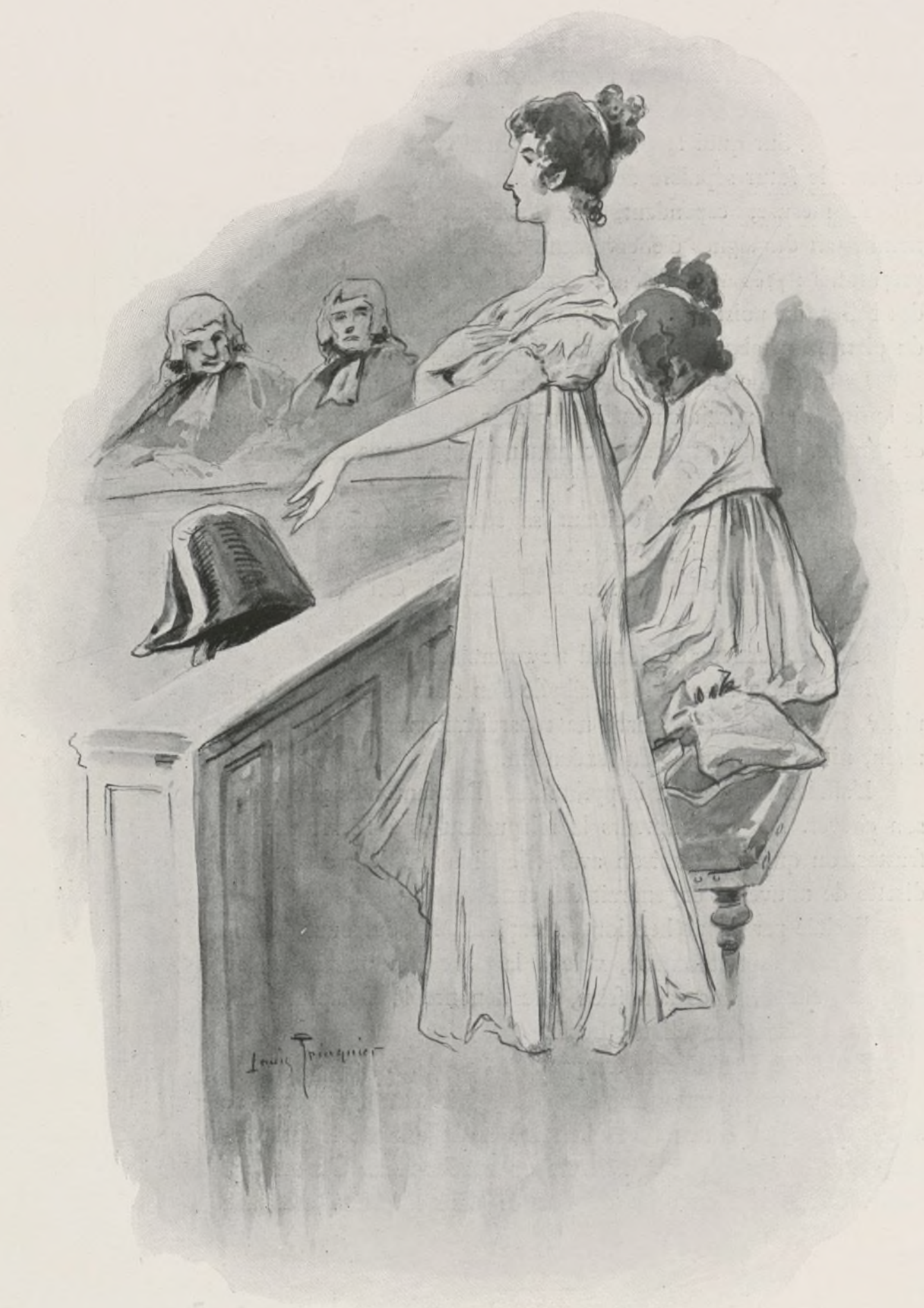
La grabataire dit son nom : Lucie Letèvre, née Jacotin. Elle était veuve depuis quatre ans. Elle s'en allait de la poitrine. Un secret l'oppressait. Elle voulait soulager sa conscience avant de mourir.

Que racontait-elle ?

Voici :

Quand, jadis, péremptoire, Jonard s'était séparé de sa sœur pour regagner Clignancourt, il allait y donner le suprême coup d'œil, le coup d'œil du capitaine la veille des batailles. N'était-il pas la cheville ouvrière du complot ?

Nicolas Lefèvre s'effaçait devant lui. Même, il se rapetissait exagérément. On touchait à l'heure critique et le drôle s'avisait d'avoir peur ! Il avait attendu cet instant décisif pour épiloguer sur les chances de réussite ! Probablement serait-on contraint de



brûler la cervelle à Ragouveau. Diantre ! une détonation ? Elle pouvait être ouïe de l'extérieur.

— Et que n'aurions-nous pas à craindre !

— Poltron !

L'évadé de l'école de David, l'implacable rapin de rapine, protestait, pris d'une fièvre d'agacement. On osait suspecter ses aptitudes de général en chef. C'était exaspérer une fatuité que la moindre atteinte blessait au vif. Apôtre de la méthode expérimentale, il démontrait, pistolet au poing, cible à dix pas, que tout se passerait sans accroc.

Certitude insolente !

Alors, subitement, Lefèvre s'était transfiguré. Quelle vision mettait sur ses traits une joie féroce, dans ses prunelles des éclairs ? Depuis une quinzaine, l'image d'Angélique illuminait la pénombre de la voûte, — silhouette de fiancée dotée princièrement. Où les cinq cent mille francs tomberaient-ils, sinon dans son escarcelle ? Oui, selon la coutume, aux acolytes un os à ronger ; à la Delaporte, — donc à sa fille, — le gros lot. Evincer l'antagoniste féru de l'héritière, aimé d'elle, Lefèvre l'espérait de moins en moins. Mais ne le tenait-il pas en son pouvoir ?

Inspiration meurtrière. D'un élan, Nicolas se saisissait de Gaston, le terrassait, le garrottait. Ce n'était plus, ici, une répétition de la pièce ; c'était la tragédie dans sa complète horreur.

Elle voyait cela, la Jacotin ; elle voyait, elle consentait, le cœur tumultueux, les yeux désorbités, la bouche tordue par l'épouvante.

Un cordon cravatait le cou du brelandier ; Lefèvre, reinte, musclé, serrait furieusement.

Sous les paupières de l'asphyxié, les cornées injectées se révol-

saient, noyant les pupilles déjà vitreuses. Dans l'hiatus des mâchoires la langue avait sailli, s'enflait en une tumeur. Un craquement des vertèbres s'accompagnait d'un affreux râle. Puis, le silence, l'immobilité du trépas. Gaston Jonard avait, dans une commotion dernière, craché son dernier hoquet.

Nicolas exultait : plus de compétiteur.

Si les recherches avaient échoué, le jour suivant, c'est que tout vestige de l'étranglé était anéanti. L'excavation de la butte, ce puits abandonné élu à l'intention d'un autre par le croupier lui-même avait, nuitamment, reçu son corps. A présent, il dormait, une couche de pierraille pour linceul. Lefèvre avait, Lucie aidant, amplement profité des leçons de Jonard.

Tel était le récit de la moribonde.

Sous le sceau de la confession ?

Tout au contraire. Quelqu'un en devait être instruit. Ce quelqu'un c'était Angélique, l'ancienne amoureuse de Gaston. L'ecclésiastique promettait et la promesse serait tenue, puisque trois ans plus tard, par une nuit sans lune, au creux d'un des ravins coupant l'escarpement de la butte, une femme accroupie à la lueur d'un falot grattait de ses ongles d'hyène un trou de carrière comblé par des gravats.

Sous le déblai, gisait, effrité, un squelette : la poudreuse carcasse du contumax Jonard.

Léonie-la-Sorcière s'était éteinte sur un lit d'hôpital. Jeanne Delaporte était morte en prison. Angélique venait d'être libérée après expiration de sa peine, — vieille, laide, blanchie, bien qu'elle eut moins de trente-sept ans.

Et cette poignée de cendres était ce qui subsistait de la passion d'autrefois.

A.-J. DALSÈME.



L'Automne au Village

IMAGES DE ALFRED-M. LE PETIT



Les voilà ! Ils arrivent, ces messieurs de Paris, ces chasseurs, à qui leur permis donne tous les droits, même celui d'abuser de la patience des gens du village et de la crédulité de leurs contemporains plus sédentaires. Les voilà ! et, devant les fermes, ils font plus de bruit à eux seuls que tout le pays réuni. Leurs chiens s'essaient sur la volaille qui picore dans la rue, et ce sont des cris affolés pour les rappeler à l'ordre. Notez par surplus, que le costume dont s'affuble ces modernes Nemrods, leur paraît exiger une certaine allure d'avale-tout-cru, qui promet, pour le retour, des histoires fantastiques où la vérité sera certainement mise à mal. N'avez-vous pas remarqué, en effet, combien la mentalité du chasseur diffère de celle du paisible bourgeois. Il vous narre avec enthousiasme, les faits les plus insignifiants, et s'il pousse jusqu'aux jeux de l'esprit, il se contente de quelque sottise amplement épicée, dont il s'esclaffera tout un jour. Au fond le chasseur ne serait pas désagréable, si, la plupart du temps, il ne s'affublait pas d'orgueil et de vantardise.

Ce n'est pas une mince affaire que le passage des troupes en manœuvres dans le village ! La mairie a distribué ses billets de logements, et dans les foyers où l'on va héberger des soldats, la plupart du temps, on s'apprête à mettre les petits plats dans les grands ; les hommes qui arrivent après de longues marches et se piquent de ne point paraître fatigués, n'acceptent pas moins avec joie l'occasion d'un temps de repos et le régal d'une soupe chaude et d'une volaille ou d'un lapin, immolés en leur honneur ; et puis il y a l'entrain de gens qu'on ne connaît pas et qui veulent se plaire ; et comme le fantassin français est né galant, la connaissance est vite faite ; les gosses s'amuse de l'uniforme ; il n'est pas jusqu'au chien qui ne marque sa sympathie, en flairant, sans montrer de crocs, et en mettant une sourdine à ses grognements, le sac aux courroies astiquées et le fusil. Et le soir, quand le clairon aura sonné l'extinction des feux, qui sait, il y aura peut-être des coins où l'on causera encore...



Le soleil a mis un dernier baiser de pourpre sur les pommiers, et les fruits, qui pendent aux branches alourdies, laissent fillrer leur jus à travers l'épiderme luisant ; c'est le moment. Apportez les corbeilles, et les sacs ! Armez vos bras de gaules ! Tous les gens de la maisonnée sont assemblés ; autour des vieux troncs noueux qui semblent résister de l'épaule à leur fardeau trop pesant, voici les beaux fruits qui se détachent ; l'année est bonne ; il y aura du cidre ; et les pommes tombent, tombent, tombent ; les paniers s'emplissent ; les sacs où les fruits s'entassent, poissent sous la main, et les gosses, qui aident bien un peu à ramasser, se chargent de goûter à telle pomme dont la couleur et la forme exerçaient une irrésistible tentation sur leur gourmandise. Et jusqu'au soir on travaillera ainsi, s'étonnant qu'un arbre puisse porter tant de pommes ; mais demain l'arbre aura perdu sa parure et dans ses branches déchargées la lumière passera mélancolique.

RACONTÉES
PAR UN
BOURGEOIS DE PARIS



On a depuis longtemps moissonné, et l'on a rentré dans les granges tout le blé qu'elles étaient capables de contenir ; mais les granges ne sont pas assez vastes, et la terre, sous l'effort vaillant du laboureur, la terre est féconde magnifiquement. Alors, dans le champ on a dressé les meules, les belles meules d'or, au ventre renflé, au sommet conique, et les meules font comme une ceinture de paille au village. Dans les fêtu serrés et tièdes, les oiseaux, par bandes, viennent se poser, piquant du bec l'épi qui s'offre, ou la mouche attirée là par l'odeur d'une fermentation prochaine, il y a des cailles, il y a aussi des corbeaux. Et, si, par aventure, deux chasseurs, en passant, brûlent un peu de poudre, vous voyez se lever, de tous ces dômes que l'on dirait croûlants, un vol gigantesque, qui zèbre de noir l'azur du ciel, tandis qu'un long cri traverse l'espace, comme une protestation de la gent ailée.



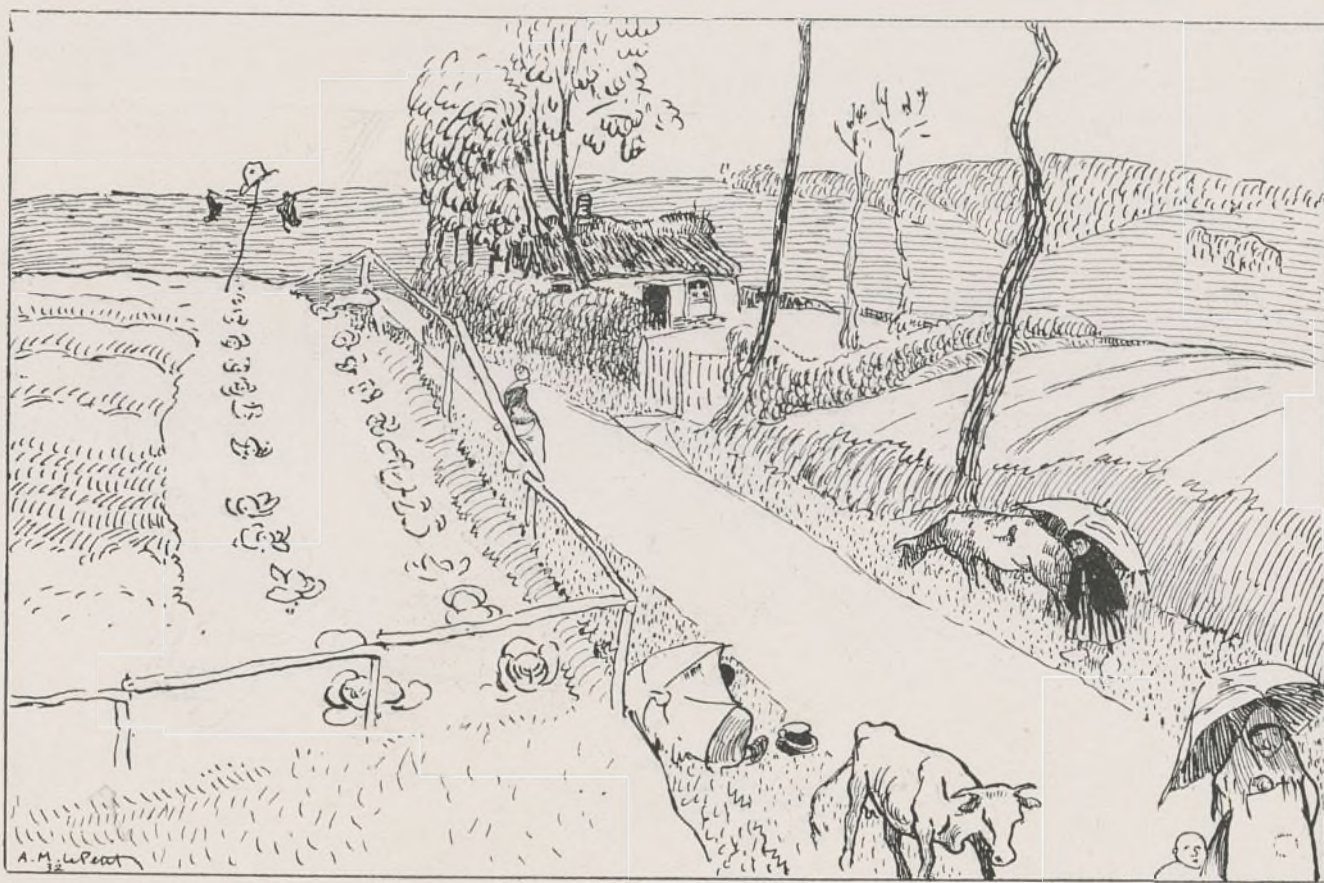
Un homme qui ne se loue pas de l'extension des services postaux, c'est le facteur rural ; voyez-le qui s'avance ; il est chargé comme un mulet ; à sa boîte où sont les lettres à distribuer sont joints tous les colis-postaux, livrables à domicile, qu'il transporte moitié par devoir, moitié par complaisance ; car le facteur rural est l'ami de tous les gens du village, ceux qui reçoivent quelque chose par son entremise lui en ont de la gratitude, comme s'il dépendait de sa volonté qu'ils ne reçoivent rien, et ceux devant qui il passe sans avoir à s'arrêter lui en veulent presque — pour un jour. Mais tous accueillent sa venue avec sympathie. Il est un événement dans la journée ; quand ses grosses bottes à clous sonnent sur le pavé, tout le monde se met aux fenêtres, on entr'ouvre la porte des foyers, et si on l'interpelle, c'est sur le mode plaisant auquel il répond avec gaieté ; car le facteur rural est gai ; il sait par expérience que se plaindre ne servirait de rien ; et on le gâte d'autant plus que son rude labeur semble moins peser à son épaule courageuse.

La nouvelle institutrice fait son entrée au village ; on la salue ; mais dès qu'elle a le dos tourné, les langues s'en donnent de l'éplucher. — Encore une coquette, qui s'habille comme les dames de Paris, et qui veut emballer les hommes rien que par la façon dont elle relève sa jupe. — Et puis elle a de la poudre sur les joues ; un drôle d'air. L'œil sournois. — Et puis elle n'est pas si jolie que ça. — Et puis c'est fier avec le pauvre monde. — Avec ça que le maire est faible et qu'il ne sait pas se tenir devant un cotillon. — Peut-être qu'elle fera encore ce qu'elle voudra. — Une puissance. — Une reine. — Il faudra voir de près. — Si qu'elle serait bonne pourtant, et savante, et qu'on pourrait lui faire écrire des lettres comme à l'autre ? — L'autre ? Ne m'en parlez pas ; elle a mis le pays en révolution.

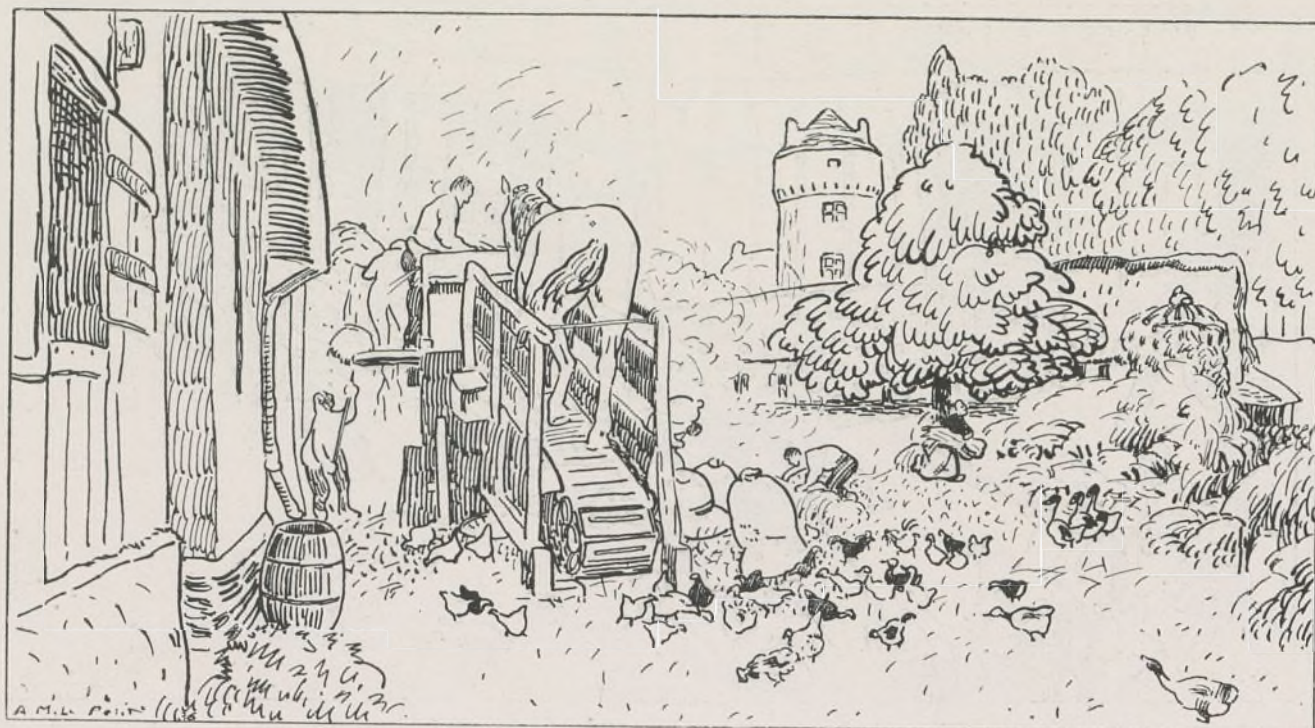
Ainsi les légendes se font sur celle qui part, et sur celle qui vient ; pauvre fille qui a usé sa jeunesse sur des livres, qui s'est anémiée à passer des examens, pour être en butte aux niches des enfants, et aux petites calomnies gratuites — mais obligatoires — des parents !



Sur le pan incliné monté sur deux tambours mobiles, le cheval, enfermé entre deux barrières, marche à la même place : le pan incliné, dont les traverses saillantes s'offrent à ses sabots, se dérobe sous lui, roulant comme un ruban sur les tambours, et ce malheureux cheval, noble conquête de l'homme, au lieu de franchir les distances, se borne à actionner la machine à battre le grain ; autour de lui, sortant des vans comme un nuage, la poussière s'envole, poussière d'écorce de blé et de paille. Mais autour de l'appareil, il y a des heureux ; poules, canards, dindons, oies, pintades s'y sont donné rendez-vous et ce sont des piailllements de joie pour le régal inespéré que le grain agité et parfois égrené offre à leur appétit insatiable. Il y a même des batailles entre bêtes à plumes, et plus d'un coq a sa crête endommagée dans la mêlée, pour un grain convoité qu'un autre peut-être attrapera.

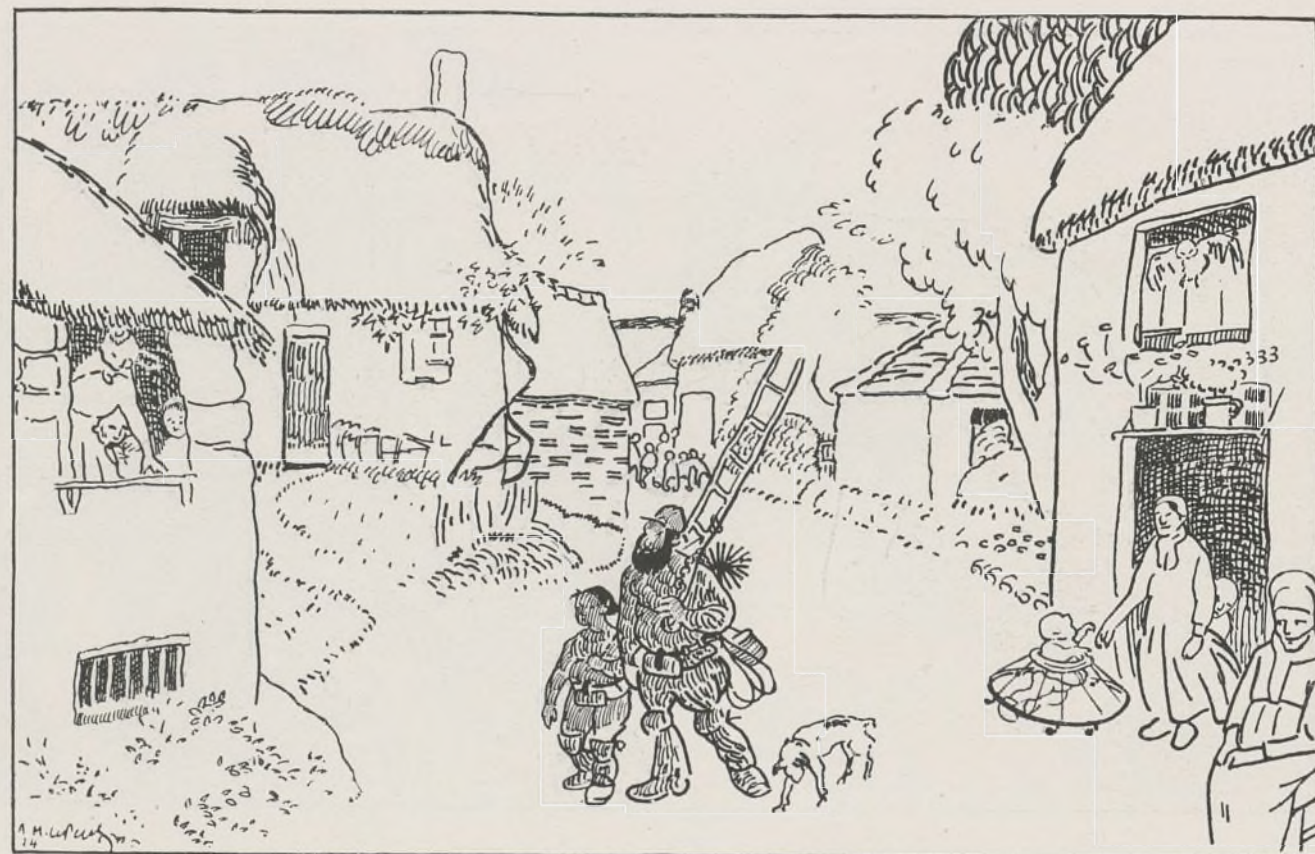


« Du haut en bas !... » C'est le ramoneur qui passe ! C'est l'homme noir, aux vêtements maculés de suie, au visage hirsute et marbré de charbon, avec le petit aide, aux genouillères de cuir et à la mine sombre. Il a des cordes noires, une échelle noire, et une tête de loup aux lamelles d'acier souples et menaçantes. « Du haut en bas ! » Son cri comme une lamentation erre le long des ruelles, et dans l'air frais de l'automne, la voix cassée et forcée est comme une annonce de l'hiver. Et quand il passe, le pauvre ramoneur, les petits enfants qui criaient, cessent de crier, et se cachent, ou du moins, le regardent passer avec terreur, en ayant soin de n'être pas vus ; car on leur a dit que c'était croque-mitaine, le justicier simpliste et farouche des petits enfants pas sages. « Du haut en bas ! »... Cachez-vous, petits qui avez des reproches à vous faire... Voilà l'homme noir qui passe, l'homme à la tête de loup aux lamelles d'acier souples et menaçantes...



À force d'économie et de privation, ils ont amassé quelque argent, et un jour que le bas de laine paraissait suffisamment garni, ils s'en furent au marché, et en ont ramené une vache. Une vache, pour les pauvres gens qui n'ont pas de terre, c'est un commencement de propriété, et c'est du lait, du lait pour se nourrir.

Mais il faut du pré pour la vache. Alors, à défaut d'une terre où le pâturage serait abondant, les pauvres gens mènent leur bête sur les herbes qui bordent la route ; là, nul n'a le droit de les empêcher de faire paître leur ruminant ; nul n'a le droit de leur dire : « On ne passe pas ; cette herbe est à moi ». L'herbe du chemin n'est peut-être pas riche, mais elle est à tout le monde, et pour les humbles, qui n'ont plus qu'une pensée : la santé de leur vache, cette manière de pré, de pré gratuit, est une des conditions essentielles de leur existence ; dans l'instant qu'ils y marchent, ils ont des airs dominateurs, par où s'affirme la véritable prise de possession.



Celui-là, minable d'aspect, est un gros personnage à sa façon ; c'est le braconnier, c'est l'ennemi du gibier et de la loi, du gibier qu'il prive d'une fin glorieuse, et de la loi aux sévérités de laquelle il sait se dérober. Le matin, dans le soleil qui se lève, il va faire un tour à ses lacets, ramassant les malheureux qui se sont laissés prendre ; les chaussures humides de rosée, les guêtres brodées de fils de la vierge accrochés en passant, il marche, escomptant les bénéfices de ses larcins, et joyeux de se sentir redouté. D'ailleurs, il ne se fait pas d'illusions sur l'utilité de son négoce réprouvé ; ne pense-t-il pas les blessures d'amour-propre des chasseurs maladroits ! Ne fournit-il pas de gibier, en temps prohibé, la table de personnages influents, qui eux ont le respect de la loi... jusqu'à l'estomac ? N'a-t-il pas d'autre part sur les bras, trente procès, dont il sait qu'il se tirera sans trop de dommage ? Et la vie lui apparaît belle, dans la nature magnifiquement belle.

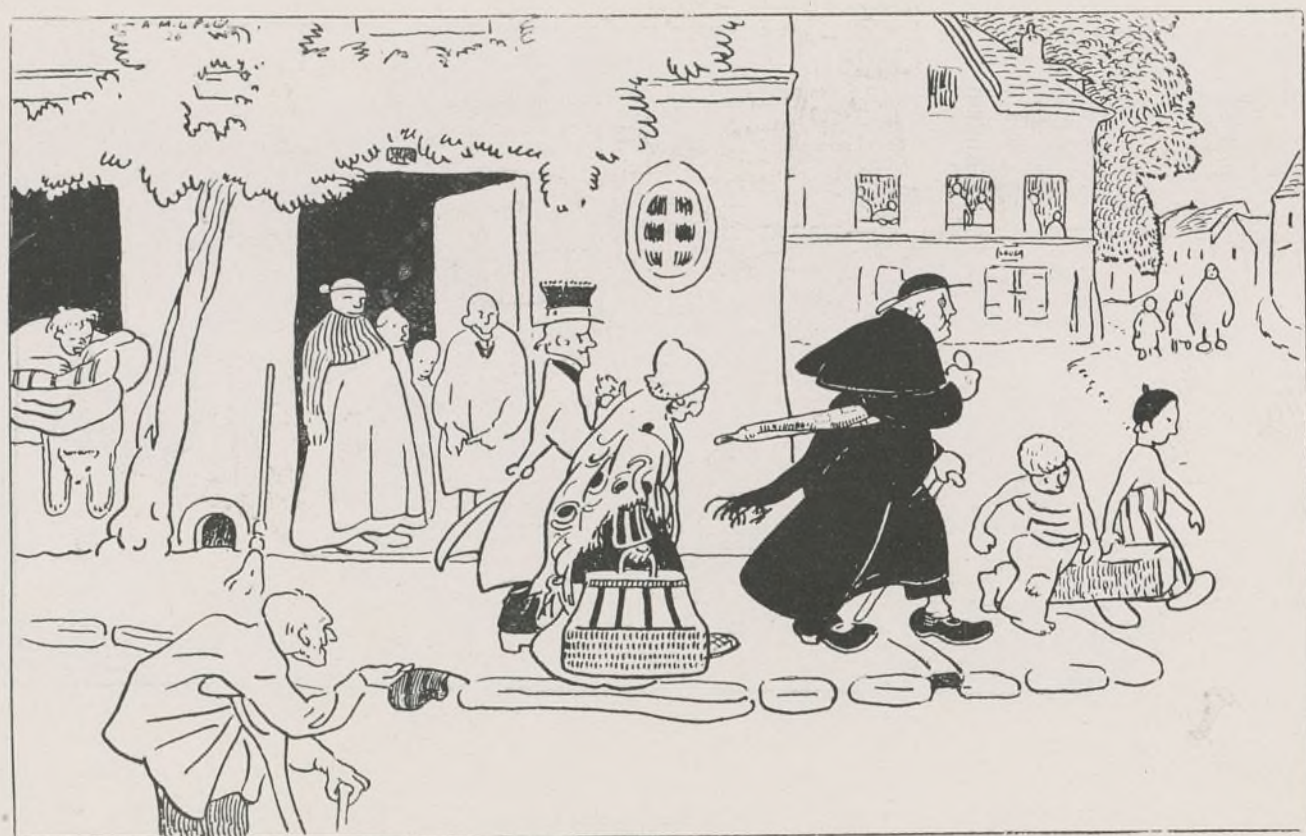


Monsieur le curé n'a pas prêché dans le désert ; ses prônes furent assez éloquentes pour décider quelques ouailles à l'accompagner en son pèlerinage annuel. Et les voilà : ils s'en vont vers le train qui va emporter tant d'espoir dans tant de foi. Peut-être tous les pèlerins n'auront-ils pas la même mesure de ferveur mystique ; d'aucuns, en souscrivant à l'appel des neuvaines aux sanctuaires pieux et aux sources miraculeuses, sont sans doute incités au déplacement par un sentiment profane de curiosité ; qu'importe ! Ils ne le laissent point voir, et, emboitant le pas au pasteur convaincu, ils ont l'air suffisamment recueilli ; leur valise à la main, ils en supportent le poids comme une mortification propitiatoire à la grâce qui les devra toucher, et s'ils n'ont pas, pour eux-mêmes, de vœux essentiels à formuler, ils pourront toujours laisser entendre, que l'élan de leur prière ne fut pas étranger au bonheur échu, dans le pays, au voisin. Aussi, l'envie rentre-t-elle ses griffes sur leur passage, puisqu'ils sont les messagers, auprès de Dieu, des souhaits de ceux qui restent.



La Jeanne s'était assise au bord du chemin creux ; le fils à Grégoire, qui passait par là vint près d'elle se coucher sur l'herbe. Le ciel était pur ; le soleil qui se couchait à l'horizon, descendait, majestueux, dans un décor féerique ; nulle brise ne remuait les branches, où sommeillaient les nids, et les lapins, hors de leurs terriers, se racontaient de drôles d'histoires. Le fils à Grégoire avait d'abord parlé, puis il s'était tu, en prenant la main de la Jeanne. La Jeanne, attentive, les regards perdus dans le vague, avait peur, sans avoir peur. Elle comprenait que l'heure avait son mystère, auquel les êtres n'échappent pas. Elle le connaissait le fils à Grégoire, et certes, elle le sentait maintenant, elle avait raison de songer à lui pour plus tard. Mais le fils à Grégoire se faisait pressant ; des aveux tendres lui montaient aux lèvres. La Jeanne l'écoutait émue... Un merle siffla et ils rirent.

La vigne a donné ; le raisin par tombereaux a été versé dans les cuves ; le vin sera bon ; et pour le dernier jour des vendanges, le patron s'étant montré généreux, tous les vigneron sont en liesse ; on a organisé un cortège. Sur un chariot, trainé de deux bœufs blancs, et enguirlandé de feuilles et de grappes, des hommes et des femmes sont grimpés, martelant d'un pas de Silène, les derniers raisins, entassés dans de larges baquets ; autour d'eux, dansant aux accents d'un violon, vigneron et vigneronne s'en donnent à cœur joie, augmentant l'évocation antique de gestes audacieusement païens. Et c'est dans la campagne, dans l'air tiède et parfumé des senteurs âcres du raisin éclaté sous son enveloppe carminée, c'est un long frémissement de joie et de sève qui monte. De tous ces gosiers, trempés du jus de la treille, partent des notes vibrantes et chaudes, que le rire interrompt en fusée, quand le mot qui martèle le chant à la gauloiserie commandée par le moment. C'est l'étape annuelle de folie et d'ivresse qui rampe le long des côteaux dorés, comme un hymne d'amour à la nature inlassablement féconde.

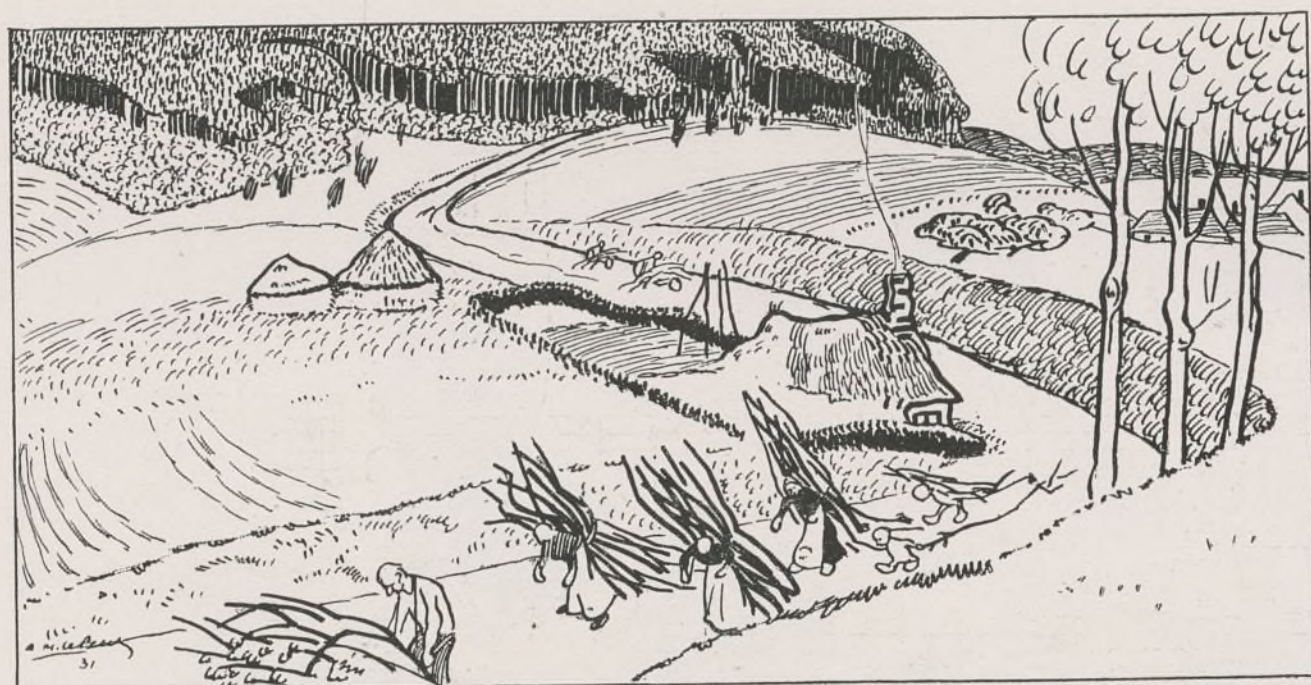


Quelle joie ! C'est le jour des confitures ! on ne travaille pas. Point de grammaire ou d'arithmétique ! Les gosses se sont donné congé ; c'est le jour des confitures.

Dans la bassine suspendue à la crémaillère, les fruits épluchés et le sucre ont été précipités ; déjà à la surface de la marmelade, l'écume se forme, avec des tons attendris. L'écumoire mêle, tourne, retourne, agile, car il ne faut pas laisser brûler. De temps en temps, l'écumoire sort de la bassine, et après avoir soufflé dessus, chaque gosse lui donne un coup de langue, épisode indispensable, pour suivre la cuisson, et satisfaire la gourmandise, d'autant plus que c'est le seul instant où il sera permis d'y goûter amplement ; dès que les pots, rangés sur la table, en auront été remplis, il y aurait quelque danger pour les oreilles, les joues, ou même la chute des reins, à être surpris en train d'y plonger un doigt coupable. Et les petits le savent, par expérience.



Le barbier ! Son salon n'est pas seulement celui où l'on rase, mais encore celui où l'on cause. Le samedi et le dimanche, celui qui y pénètre doit s'armer de patience ; il y a foule, et encore que le patron se fasse aider par sa femme, et que les clients daignent se préparer eux-mêmes et se passer sur le visage le blaireau écumant de mousse de savon, il passe des quarts d'heure et des quarts d'heure, avant que l'on soit servi. Alors, on bavarde, on rit, on blague, on potine ; le barbier, tout en se bătant du rasoir ou du peigne, le barbier a soin de ne pas laisser languir la conversation ; un instant de silence fait peser davantage les minutes d'attente ; aussi, quand le dialogue est laborieux, le patron lance les patients sur la politique ; et le verbe aussitôt monte le diapason et se multiplie. Heureux l'homme politique qui a son barbier pour grand électeur ; le temps des palabres lui sera propice.



Il va venir le temps des veillées ; des veillées froides, où la bise siffle sous les portes et fouette les vitres. Alors dans le bois, les pauvres gens s'en sont allés ramasser du bois mort : ils en ont fait de lourds fagots, rudes à l'épaule ; et, le pas harrassé, la tête basse, les muscles du cou tendus, ils les rapportent au village, silencieux eux-mêmes dans le grand silence de la nature qui va se recueillir pour sa parure à venir. Oh ! comme le chemin leur semble long, ce chemin qu'ils parcouraient, enfants, et joyeux, tout d'une traite ; c'est que le chemin s'est accru des années qui engourdissent leurs torsos enkylosés, des années, qui leur ont creusé des rides au cœur. Et dans le soir qui descend, ils semblent les fantômes évoqués de la géhenne humaine, et leur souffle rauque sous le faix qui les courbe retentit comme une plainte...

Les feuilles tombent, tombent ; le moindre souffle de vent les détache des branches séchées, et elles tournoient, légères, dans l'air, avant de former sur le sol un épais tapis fauve de leurs carcasses rouillées ; quand on y porte le pied, on entend un cassement, doux comme une plainte ; c'est leur adieu à la vie, à ces belles feuilles pour qui le soleil d'août eut des caresses brûlantes, ces belles feuilles d'hier qui seront demain le fumier, la poussière, la collection d'atomes en route pour le néant. Et pour le rural, la chute des feuilles, c'est l'annonce des mois tristes, des mois de labeur ingrat, des mois aux jours brefs et aux nuits longues. Et le rural qui assiste à cette dernière coquetterie de la feuille, la salue avec mélancolie.



C'est le jour des morts ; et le champ du repos, qui s'étend autour de la vieille église, va recevoir la visite de tous ceux qui y dormiront un jour ; point de mausolées orgueilleux ; dans l'herbe encore épaisse, qui, au printemps s'émaille de fleurs, des croix plantées presque sans ordre, des pierres qui portent un nom, une date, un souvenir... C'est le jour des morts ; les vivants ont mis leurs habits de fête ; dans un pot de terre, ils ont mis une bouture bien reprise de rosier ou de géranium, et les voilà partis pour le cimetière ; ils marchent en silence, comme s'ils avaient peur de réveiller les chers disparus qui dorment. Le ciel est clair ; les oiseaux chantent ; les chiens, dans le lointain, aboient ; et dans ce recueillement il y a de la tendresse, et de la prière... C'est le jour des morts.

AU CRÉPUSCULE

Méditation inédite pour Piano

Musique de E. Pop. MÉARINI

PIANO

Andantino

p

sf

Dim.

pp

mf

Dim.

p

pp

First system of musical notation. Treble and bass staves. Treble staff begins with a piano (*p*) dynamic. The system concludes with a piano (*p*) dynamic.

Second system of musical notation. Treble and bass staves. The system concludes with a *Poco rit.* (Poco ritardando) instruction.

Third system of musical notation. Treble and bass staves. The system begins with an *a Tempo* instruction. The bass staff contains a measure marked *M.D.* (Mezza Dura).

Fourth system of musical notation. Treble and bass staves. The system begins with a forte (*f*) dynamic. The system concludes with a *Dim. e poco rit.* (Diminuendo e poco ritardando) instruction.

Fifth system of musical notation. Treble and bass staves. The system begins with an *a Tempo* instruction and a piano (*p*) dynamic. The system concludes with a pianissimo (*pp*) dynamic.

Sixth system of musical notation. Treble and bass staves. The system begins with a *Rall.* (Ritardando) instruction. The system concludes with a pianissimo (*ppp*) dynamic. The system ends with a double bar line.



Collection de M. L. R.-M.

Reproduction interdite

L'HIVER
Tableau de THAULOW



Eve au Pommier



E. LEMPEREUR. — Aux Courses

Salon

d'Automne



LÉON CARRE. — Au Rat-Mort



FÉLIX BORCHARDT. — Dans le Parc

Ayuntamiento de Madrid



YVONNE THOUVET. — *La Seine à Port-Marly*



PIET. — *Marché en Bretagne*



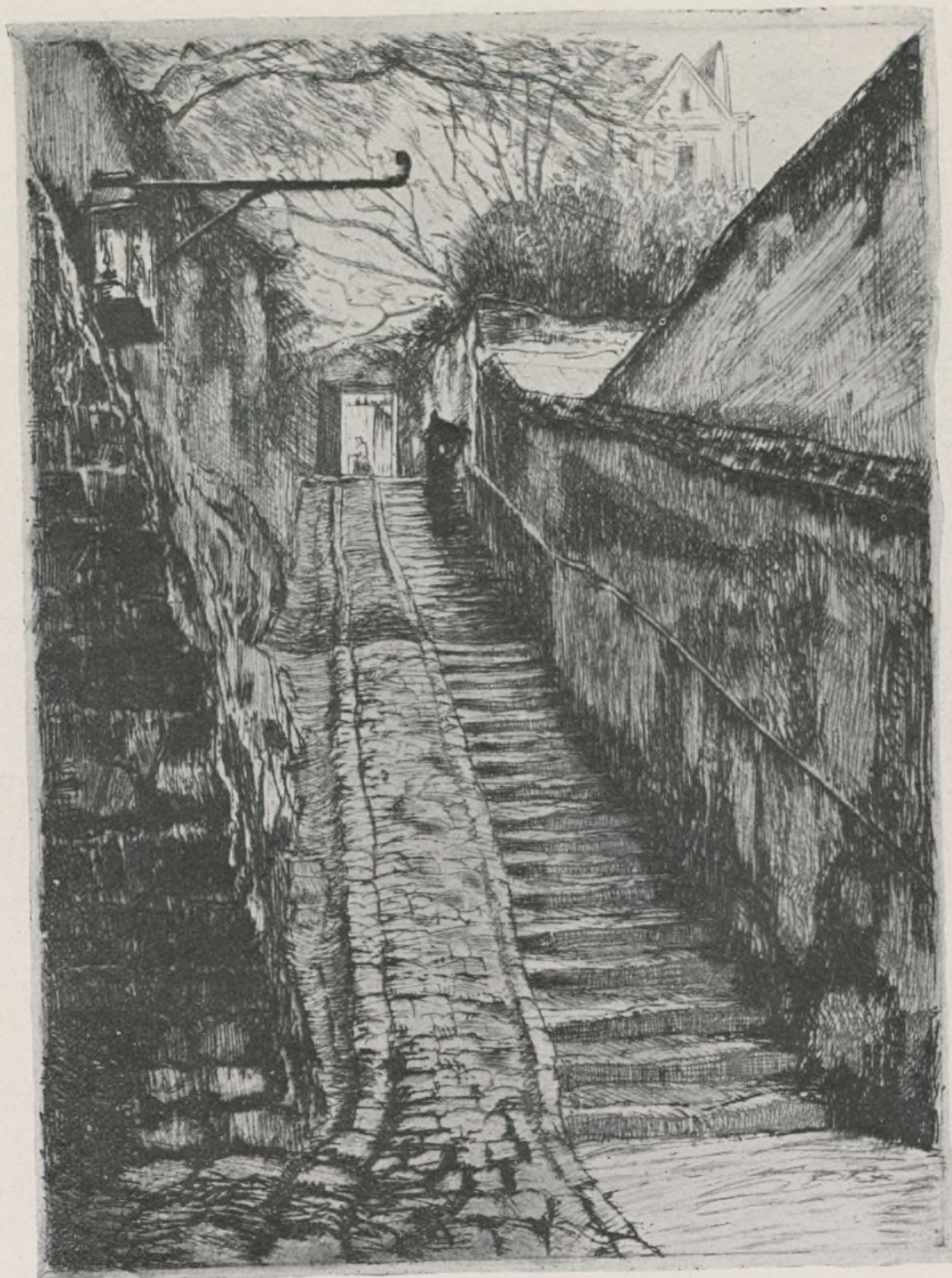
MAXIME DETHOMAS. — *L'Inamovible*



GUILLAUMIN. — *Croquant-Creuse*



A. BELLEROCHÉ. — *Lili*



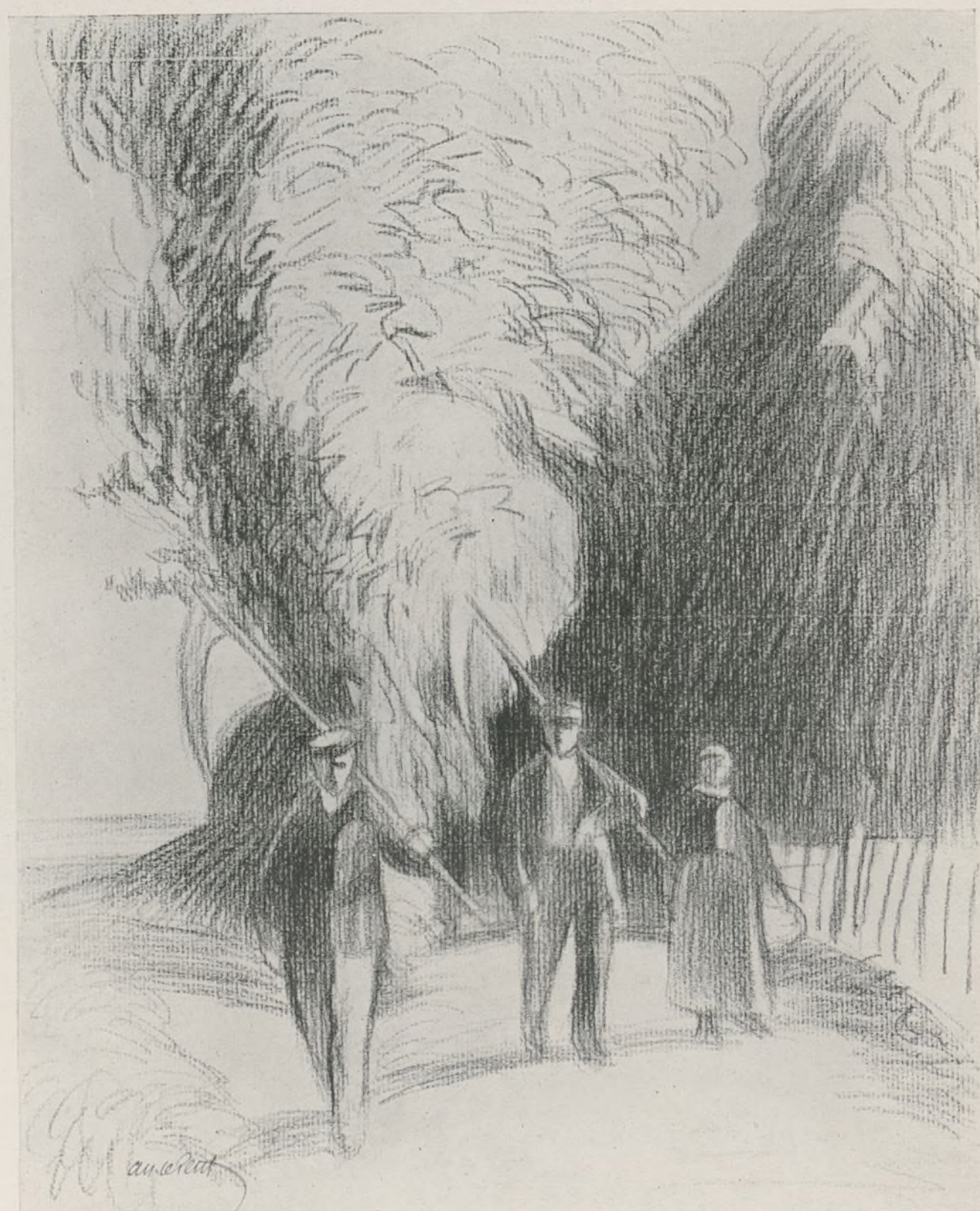
Passage des eaux à Montmartre
Eau-forte de M. HERSCHER.



GEORGES D'ESPAGNAT. — Etude



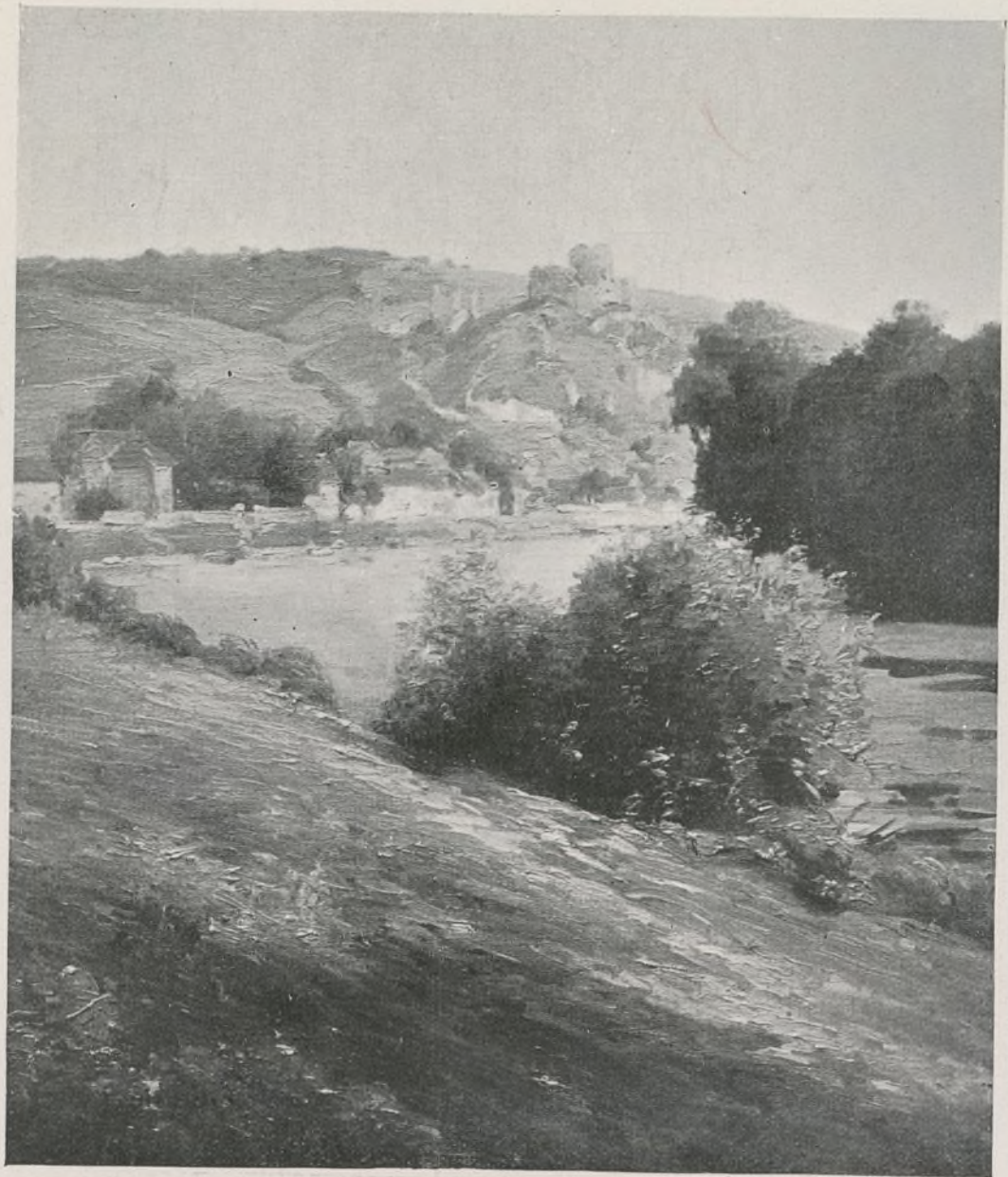
CH. GUÉRIN. — Etude



A. M. LE PETIT. — Faucheurs



DESVALLIÈRES. — *Le violoniste Parent*



LOPISGICH. — *La Seine aux Andelys*



FRANCIS JOURDAIN. — *Un café en Zélande*

très personnel nous permet de le comparer cependant au génie de Clodion : comme lui, il sait représenter l'enfance et ses ravissantes gaucheries ; c'est la vie même et c'est la grâce, la tendresse, l'émotion ; je serais bien surpris si prochainement M. Marque n'était pas enfin tenu pour un maître par ceux dont c'est le devoir de ne pas l'ignorer ; le *Kangourou*, bronze ciselé et patiné de M. Navellier ; les bronzes, cires perdues, de M. Niderhausern-Rodo ; les bustes de M. France Raphaël, etc.

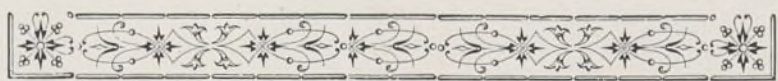
A la gravure, en dehors des lithographies de M. Belleruche dont j'ai parlé plus haut, voici *La Procession*, *Les Ecureuils*, *Cerf et Biche*, eau-fortes en couleurs de M. Richard Ranft. *Le Vieux Moulin et la Mare*, à *Cayeux*, deux pointes-sèches originales de M. Lopisgich, qui depuis longtemps a conquis la maîtrise dans cet air délicat de faire chanter le cuivre, sous l'égratignure ou la caresse de la pointe ; des bois de M. Perrichon d'après Ribot et Puvis de Chavannes ; *la Sortie des Bateaux et le Drame au village*, des eaux-fortes en couleurs, d'un bel accent, de M. Peters-Desteract ; *Le Vieux chêne*, une vigoureuse eau-forte de M. J. de Peské ; les vieilles rues de Paris, de Passy et de Montmartre, eaux-fortes de M. Herscher, etc.

La section des objets d'art est particulièrement attachante : nous y retrouvons les artistes généralement fêtés des deux Salons du printemps : MM. Henri Hamm et O'Kin avec des objets en corne, enrichie d'incrustation ; les porcelaines de grand feu de M. et Mme Massoul, qui nous révèlent de curieux émaux violet, lilas et bleu-violacé, d'un effet brillant ; les grès et les porcelaines de M. Andre Méthey, les petits groupes très vivants et très expressifs de passion de M. Séraphin Soudbinine, dont les sculptures seront également remarquées, les belles poteries de M. Decœur, la très amusante frise de la course des centaures, sculptée pour le Pré-Catelan, par M. Badin, d'après des cartons de Caran d'Ache ; la grille en fer, avec reprises de bronze doré, et les plaques de bronze d'une invention élégante de M. Schenck, les bijoux en or, et les objets en fer forgé de M. Brindeau de Jarny, etc.

Tel est, très sommairement indiqué, le menu de ce Salon d'Automne, organisé avec beaucoup de goût ; on sait en effet que les sculptures et les peintures ne sont pas nécessairement séparées au Salon d'Automne. Dans les salles, près des tableaux, on place des bustes dont les notes s'harmonisent fort bien avec la couleur, et la font même valoir.

Au moment où nous mettons sous presse, la section russe et la section suédoise ne sont pas encore ouvertes ; force nous est donc de n'en point parler ; mais le Salon d'Automne se suffira à lui-même et le succès lui est justement promis.

L. ROGER-MILÈS.



ÊTRE GAI

Partout, à la ville, à la mer, aux champs, à la montagne, on ne voit que des gens graves ; tout se fait avec gravité ; il n'y a pas de partie de tennis ou de polo qui ne s'accomplisse solennellement et, si l'on parle encore d'heures joyeuses, il faut entendre que ces heures, dans la réalité, furent des heures occupées à des besognes joyeuses gravement accomplies.

Ne vous semble-t-il pas que pour rendre acceptable l'abondance des motifs qui font la vie actuelle inquiétante, il faudrait revenir à un peu plus de gaieté. Être gais ! Voilà deux mots qui, désormais, ne devraient pas sembler un anachronisme.

Soyons donc gais ! Mais comment ? Commençons par donner de la gaieté à ceux qui sont excusables de n'en pas avoir. Nous trouverons peut-être, ensuite, le moyen

de la rendre à ceux qui croient l'avoir perdue, et n'ont aucun motif pour cela.

Un écrivain de mes amis demandait un jour des livres de médecine sérieux. Je souscris pleinement aux raisons qu'il donne, mais si l'on exige le sérieux pour ceux qui soignent et tâchent de guérir, ne pourrait-on s'efforcer de donner de la gaieté à ceux qui sont soignés et souvent ne guérissent jamais.

Tandis que l'initiative privée, avec une patience qui ne se dément pas, cherche tous les moyens de faire la charité plus large et plus généreuse, tandis que les mains bienfaisantes font tomber sans compter les riches offrandes dont on élève des hôpitaux et des hospices, je voudrais qu'un de ces donateurs fondât une maison de refuge pour les vieillards et les infirmes, mais une maison où ceux-ci ne rencontreraient point à chaque pas quelque chose qui leur rappelât qu'ils sont vieux, ou qu'ils ont des infirmités ; une maison où l'on entrerait sans regrets, où l'on pourrait causer à haute voix, rire, chanter au besoin, que sais-je ? tout ce qui constitue l'activité de la vie, tout ce qui empêche de songer à la mort avec ses froids attributs, l'immobilité et le silence.

Partout aujourd'hui dans les établissements hospitaliers, que trouvons-nous ? Le long d'une allée, des arbres taillés au cordeau ; toute une verdure emprisonnée, qu'on fait tomber quand elle déborde. Le sol est pavé. Les bâtiments sont peints à la chaux. Parfois, à l'enlour, règnent des cloîtres dallés, où le vent souffle avec des gémissements plaintifs ou irrités. Dans les escaliers, aux rampes de fer d'un style indigent, même peinture administrative. Autour des salles, les lits de fer, sur leurs pieds élevés comme de maigres pattes de héron, s'alignent géométriquement. Les rideaux blancs pendent à leurs tringles, invariablement blafards. Le jour, cela a l'air d'une cage couverte d'une large serviette. La nuit, cela doit affecter des manières de linceul, et ceux qui sont abrités derrière doivent avoir le sommeil hanté de visions sépulcrales.

Et nul bruit de pas, nulle sonorité de voix. Les chaussures de feutre des infirmiers glissent sur le parquet avec un frottement mat ; les paroles s'arrêtent aux lèvres et ne se murmurent que tout bas, tout bas. On chuchote, on ne cause pas. Il y a toujours une odeur d'acide phénique qui vous poursuit et vous rappelle obstinément de sinistres purifications.

**

Aussi combien de malheureux admis au bénéfice de l'assistance hospitalière, perdent l'espoir en franchissant la porte, une porte solennelle, dont les lourds battants sont souvent garnis de barreaux de fer, comme ceux d'une porte de prison. Il leur semble que leur vie s'arrête sur le seuil, et que pour eux commence une longue et inévitable agonie. Le trouble moral qui les saisit est bien plus grave que tous les autres maux dont ils sont atteints, car contre ce trouble-là il n'y a pas de remède. On a beau entourer ces infortunés des soins les plus diligents, de la sollicitude la plus bienveillante, la plus désintéressée ; on a beau appeler à leur chevet les hommes les plus éclairés, ceux sur qui la science se fonde, ceux dont on admire l'incomparable savoir ; on a beau dépenser, au soulagement de leur misère, tout le dévouement, toute l'abnégation possibles, ils ne tiennent compte de rien ; ils ne voient autour d'eux que des ennemis, des gens forts qui abusent de leur état de faiblesse, qui se font un malin plaisir de prolonger leurs souffrances, ou même de les leur rendre plus intolérables.

Est-ce à dire que ce sont des ingrats ? Nullement. Mais l'ennui qui les ronge, l'implacable ennui qui les empêche de distraire un seul instant leur esprit du motif qui les retient dans un pareil milieu ; cet ennui paralyse leur jugement, aigrit leur caractère, les oblige à cette fausse interprétation de tant de bonté, et les fait se croire des victimes, quand au contraire les seules victimes sont ces gens qu'ils prennent en grippe, et qui se consacrent néanmoins à la dure mission de les assister.

On nous dit, pourtant, qu'il n'y a rien à changer,

que tout est pour le mieux dans la meilleure des administrations possibles, et que l'organisation actuelle est le dernier mot du confortable et de l'hygiène.

**

En joue-t-on assez de l'hygiène, des nécessités d'hygiène, des procédés d'hygiène, des méthodes d'hygiène, etc., depuis une vingtaine d'années ! Je crois, pour ma part, que rien n'est soumis à autant de variations indispensables que l'application bien entendue des règles d'hygiène, et je constate que dans les établissements hospitaliers, ce qu'on suit surtout, c'est une tradition d'hygiène, je n'ose pas dire une routine.

Eh bien ! si je pouvais m'offrir cette grande joie de doter mon pays d'une création philanthropique, — à mon grand regret, je suis dans l'impossibilité de le faire, — si je connaissais quelqu'un à qui cette grande joie fût donnée, je voudrais que la nouvelle institution fût gaie.

**

Je demanderais à l'architecte de faire chanter les pierres, puisque l'architecture est la musique de celles-ci. Plus de gigantesques casernes, aux fenêtres étroites et symétriques, plus de peintures à la chaux, plus de vitres dépolies, plus de ventilateurs apparents qui parlent de laides infections, plus de lits ressemblant à des cages, plus d'arbres taillés en équerre, plus de personnel à mine attristée, plus de tout cela : plus que des choses rappelant le soleil et la vie.

Au milieu d'un grand parc avec de vieux arbres, des broussailles, des pièces d'eau et un clair horizon, des pavillons construits au hasard ; de grandes baies garnies de vitraux où l'on verrait des troubadours dire leurs aubades, des châtelains et de belles châtelaines deviser tendrement sous la saulaie, après une chasse brillante ; des guerriers tout bardés de fer se livrer à l'ivresse brutale d'une sanglante mêlée ; de riches cortèges de fêtes, des mariages, des baptêmes, des tournois, des victoires, des triomphes, en un mot toute la symphonie de la santé écrite sur des visages bien portants et heureux.

Sur les rideaux de couleurs vives, des oiseaux aux plumages bariolés étendraient leurs ailes et s'ébattraient au balancement des branches ; le fer des lits serait agrémenté de chimères forgées, de démons gouailleurs, de monstres ridicules ; les sièges seraient moelleux et profonds ; les meubles en pitchpin au jaune d'or.

Dans les bosquets, les plus aimables inventions de la mythologie revivraient en des marbres d'un grain immaculé, en des bronzes d'une coulée sans défaut. Les nymphes et les satires se prodigueraient au clair de la lune ou à la chaleur du soleil les plus amusantes agaceries ; aux bords des fontaines, des naïades se pencheraient sur le miroir des eaux ; derrière les rosiers et les lilas, les hamadryades se confondraient avec les arbustes, et l'on ne saurait plus si le parfum s'envole de leurs lèvres souriantes ou du calice des fleurs.

Au lieu d'une cloche qui sonne indifféremment tous les exercices de la journée, ainsi que le glas funèbre, une musique exquise et discrète préviendrait les hôtes. Le personnel lui-même serait choisi parmi les plus agréables spécimens de l'espèce humaine. Tout serait à l'avenant.

Ah ! l'admirable maison de retraite cela serait. Jusqu'à leur minute dernière, les vieillards et les infirmes verraient vivre autour d'eux ; et dans l'enchantement d'un pareil spectacle, les pauvres ! ils n'auraient pas le temps de se voir mourir. Et l'on n'entendrait plus de gémissements ; et c'est un hosanna de reconnaissance qui éclaterait au fond de tous ces cœurs meurtris autrefois, mais aujourd'hui rassérénés.

**

Hélas ! tout cela n'est qu'un rêve, un rêve qui jamais ne se réalisera. Et cependant, si l'œuvre est belle de celui qui donne son or au soulagement des misérables, combien serait féconde aussi une aumône de gaieté pour ceux qui souffrent.

RENÉ MANGLAS.

Les Livres

COLLECTION DES DIX : ROLLA, PAR ALFRED DE MUSSET, COMPOSITIONS DE GEORGES DESVALLIÈRES. ♦♦♦ LA MAÎTRESSE DE PIANO, PAR FÉLIX DUQUESNEL. ♦♦♦ JOURNAL D'UN VALET DE CHAMBRE, PAR JEAN DE MITTY ET HUGUES REBELL. ♦♦♦♦ LES COMPLAISANTS, PAR MARCEL DUCHESNE. ♦♦♦♦ LA DÉFENSE NATION LE EN 1870-1871, LES RESPONSABILITÉS GÉNÉRALES, PAR HENRI GENEVOIS. ♦♦♦♦ QUELQUES MENEUSES D'HOMMES AU XVIII^e SIÈCLE, PAR J. DE BOISJOLIN ET G. MOSSÉ. ♦♦♦ L'EQUIVOQUE DÉMOCRATIQUE, PAR PIERRE FÉLIX. ♦♦♦♦ SOCIOLOGIE ET LITTÉRATURE, PAR PAUL BOURGET.

Les bibliophiles doivent de la gratitude à Romagnol, qui vient de terminer brillamment cette fameuse *Collection des Dix*, inaugurée par le regretté Emile Testard. L'idée de faire un livre avec l'immortel mais court poème d'Alfred de Musset, *Rolla*, devait séduire l'éditeur de tant de précieuses publications, mais il fallait pour mener à bien l'entreprise, en dehors d'une typographie qui sortit de l'ordinaire, tout en se rapprochant de certaines merveilles de l'âge romantique, un illustrateur chez qui le peintre se doublerait d'un penseur. Le choix de M. Georges Desvallières fut donc particulièrement heureux. M. Desvallières est un artiste inquiet, à l'imagination tourmentée et tragique. On peut discuter certaines de ses conceptions plastiques, certains de ses effets dont la compréhension demande un effort, mais on ne peut nier chez lui la fougue de l'imagination, la haute distinction de son art, le côté précieux de son interprétation. *Rolla* devait offrir à son talent original un thème particulièrement séduisant. Sous la pensée de Musset, il a cherché le commentaire réaliste, et c'est en réaliste qu'il fait apparaître les figures évoquées par le poète. Il s'y souvient de l'esthétique de Gustave Moreau, mais il y fait passer un souffle ardent d'humanité. Dans sa couleur, il a voulu des effets d'émail, qui donnent plus d'accent au drame, et lui laissent, pour ainsi dire, une chaleur de flamme. Il faut étudier sans parti pris cette belle suite de compositions, qui sont bien l'œuvre d'un peintre, et oublier toutes les illustrations gracieuses et caressées qui s'inspirèrent du poème; alors on ne peut se défendre d'applaudir l'artiste qui a osé ces images fortes pour le verbe de Musset. La reproduction en était difficile; elle a été très heureusement exécutée par MM. Fortier et Marotte. Romagnol aura certainement, pour ce livre, le succès qu'il mérite, et il va pouvoir continuer sa très intéressante collection de l'Académie des Goncourt, dont les cinq premiers volumes ont été si favorablement accueillis par les bibliophiles.

M. Félix Duquesnel, le très distingué critique dramatique, a fait une nouvelle et heureuse incursion dans le domaine du roman avec la *Maîtresse de piano*; c'est une histoire très simple et très chaste que celle d'Yvonne de Chazeau, réduite à la condition de « maîtresse de piano » par les revers paternels et introduite dans une maison où on essaye tour à tour et tout à la fois de l'humilier et de la séduire, et où après de nombreuses péripéties, elle rencontre tout de même et grâce à la providentielle intervention d'un vénérable abbé, le bonheur, le mariage et l'amour.

Ainsi résumée, cette histoire pourrait paraître assez banale. N'en croyez rien cependant, car, pour la conter, M. Félix Duquesnel a déployé toutes les ressources d'un art consommé. Il l'a parsemée d'ingénieuses et fines observations, et, c'est vraiment dans sa simplicité, dans son charme sain, un livre tout à fait exquis.

Ce n'est pas par un « charme sain » que se re-

commande le livre publié par MM. Jean de Mitty et Hugues Rebell, sous le titre : *Journal d'un valet de chambre*, avec cette épigraphe : « au service de l'Empereur ». Il est plutôt raide ce « Journal d'un valet de chambre » ! Heureusement la politique et l'histoire sont là pour tout sauver et pour nous permettre de parler des aventures du valet de chambre Placide et de la soubrette Blondelle, car ce roman très lesté est vaguement historique. Son héros, placé chez Saint-Arnaud, nous raconte non seulement de scabreuses aventures sur la jeunesse du maréchal — aventures dont il serait audacieux de garantir l'authenticité — mais il est amené à nous raconter — avec quelque fantaisie sans doute — les événements de 1848, du 2 Décembre et du début de l'Empire, regardés des fenêtres de l'office ou de la cuisine : la valeur historique de tout cela doit être fort contestable, mais, je le répète, c'est divertissant au plus haut point.

Les Complaisants, de M. Marcel Duchesne, sont des maris, c'est vous dire que l'histoire qui nous est contée dans ce roman dialogué est dénuée de moralité. On y voit des femmes coquettes et sans vertu, des maris trompés et satisfaits, et un journaliste dont les femmes raffolent. Il serait injuste, ici, de ne pas remercier M. Duchesne du rôle fort agréable, qu'il réserve dans son livre à notre corporation; son journaliste d'ailleurs est un ancien diplomate, ce qui est fait pour rabaisser un peu l'orgueil que nous aurions pu concevoir... Le livre est amusant, d'une verve peut-être un peu bien amère, mais tout plein d'observations ingénieuses et piquantes.

M. Henri Genevois a publié un livre tout à fait remarquable auquel de récentes polémiques donneraient un regain d'actualité, si l'actualité d'un tel sujet pouvait se périmier : *La Défense nationale en 1870-1871, les responsabilités générales*. L'objet de cet ouvrage, M. Henri Genevois le définit lui-même en se demandant : « Notre défaite est-elle le résultat de circonstances externes, de fautes et d'erreurs contingentes et réparables ? Doit-on, au contraire, en chercher l'explication dans une déchéance organique irrémédiable ? Sommes-nous arrivés à un point de rebroussement ? Est-ce le commencement d'une ère de régression résultant de l'usure définitive de notre race ? Posé ainsi, le problème devient passionnant et redoutable. » Ce problème, redoutable en effet, M. Henri Genevois entreprend de le résoudre en nous racontant la douloureuse histoire qui a commencé le 2 septembre 1870 pour finir aux heures plus sombres peut-être et plus douloureuses encore de la Commune. En tout cas, il nous a donné là des pages d'histoire d'une documentation impeccable d'où se dégage une émotion d'autant plus poignante qu'elle est produite non par des mots, mais par des faits concrets, précis, impitoyables.

C'est du dix-huitième siècle que nous parlent MM. J. de Boisjoslin et G. Mossé en une brochure tout à fait captivante où ils nous présentent *Quelques meneuses d'hommes au dix-huitième siècle*; les femmes sont un objet d'étude fort séduisant, mais elles ne furent jamais sans doute plus passionnantes dans l'histoire du monde qu'au cours de ce dix-huitième siècle où elles constituèrent, selon le mot de Montesquieu, « un État dans l'État », car elles furent vraiment des souveraines incontestées au cours de ce siècle « féminin dans toute l'acceptation du mot, supérieur en tout ce qui est femme : esprit, pénétration rapide, expression légère, marivaudage, attendrissement; inférieur en tout ce qui est de l'homme : la métaphysique, le théâtre, l'éloquence. Ce siècle affirme la suprématie de la femme, il lui donne la royauté du salon qui est comme le centre de la pensée et de l'action. Celui de Mme de Tencin fait des généraux et des cardinaux, celui de Mlle de Lespinasse des académiciens et des

ministres, celui de Mme Roland des insurrections triomphantes; le dix-huitième siècle enfin, c'est l'avènement, c'est le sacre, c'est l'apothéose de la femme. »

Rien ne pouvait être plus séduisant et plus instructif que d'étudier quelques-unes des figures qui prirent part à cette grande fête de l'éternel féminin, MM. J. de Boisjoslin et G. Mossé se sont acquittés de cette tâche attrayante avec beaucoup d'érudition et de goût; ils sont allés voir Mme du Châtelet, la « divine Emilie » qui eut sur Voltaire une si heureuse influence; Mme de Puységur et Sophie Volland, qui furent souveraines du cœur et de la pensée de Diderot; Mmes d'Épinay, d'Houdetot, qui régnèrent sur Jean-Jacques, et Mlle de Lespinasse, cette vieille fille noble et déclassée, pauvre, longtemps subalterne, qui tint, au siècle des salons — « le salon » par excellence — où fréquentèrent et gaudirent d'Alembert, Condorcet, Turgot.

C'est de l'histoire très moderne que fait M. Pierre Félix, dans un volum intitulé : *L'Équivoque démocratique*, pour lequel M. Paul Bourget a écrit une chaleureuse et éloquente préface. Sans discuter les idées politiques de M. Pierre Félix — ce qui n'est heureusement pas de mon ressort — il me plaît de louer le courage et l'audace de cet écrivain, car il en faut, en notre temps, pour s'attaquer aussi nettement et aussi franchement à la démocratie, pour se réclamer de Joseph de Maistre, pour affirmer que le concept de la liberté est absurde, celui de l'égalité inepte, et proclamer la déchéance de la démocratie parce qu'elle est — *ultima ratio* — condamnée par l'Eglise.

M. Paul Bourget, que je viens de nommer comme préfacier, publie pour son compte un livre très curieux, très piquant et d'un profond intérêt, sous le titre : *Sociologie et littérature*. Dans la première partie de ce livre, l'auteur a voulu apporter, nous dit-il, « une nouvelle contribution à la doctrine du traditionnalisme qui fut la sienne, d'abord par instinct, puis par réflexion »; ce mot de traditionnalisme, que M. Maurice Barrès a si habilement associé à celui de nationalisme, suffirait à vous avertir que dans ces études sur le réalisme de Bonald, sur les « deux Taine », sur le péril primaire, sur l'ascension sociale, il est un peu, beaucoup, question de politique; mais M. Paul Bourget parle politique dans une si belle langue qu'on finit, grâce à lui, par s'intéresser à cette fâcheuse; pourtant combien je préfère le second « groupe », celui de la littérature où M. Paul Bourget nous parle tour à tour de Victor Hugo, de Georges Sand, d'Alfred de Musset, de Balzac, d'Henri Heine, de Barbey d'Aurevilly, de Guy de Maupassant, de MM. Eugène Melchior de Vogüé, de Pomairols et de Pierre Loti. Ce ne sont pas des pages de critique, ce sont des portraits incisifs, spirituels, attendris; c'est un écrivain de premier ordre en visite chez de grands écrivains, et c'est un exquis régal littéraire.

PH.-EMMANUEL GLASER.

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

- A la librairie moderne : *La fille de Don Juan*, roman de mœurs contemporaines par PIERRE SALES.
- Chez Stock : *Rayonnements*, par CHARLES DE BUSSY.
- Chez Victorion : *Rome et l'action libérale populaire*, par l'abbé EMM. BARBIER.
- Au Mercure de France : *Les Dauphins du jour*, par HENRI MALO.
- Chez Mame : *La petite patricienne*, par HENRI GUERLIN.
- Chez Fasquelle : *Les sept cordes de la lyre*, par MICHEL PROVINS. — *L'art d'être veuve*, par LUDOVIC RÉHAULT.
- Chez Garnier : *Les mots pour rire*, par E. DUCRET.
- Chez Gauthier-Villars : *Guide de l'amateur météorologiste*, par JULIEN LOISEL.
- Chez Flammarion : *Histoire de la musique; Iles Britanniques, XVIII^e et XIX^e siècles*, par ALBERT SOUBIES.

ÉLÉGANCE FÉMININE

Voilà déjà les jours courts, les premiers froids et tout le cortège maussade que la vilaine saison traîne après elle pour la mortification des humains en général et des femmes en particulier, car celles-là y gagnent en plus un enlaidissement qui épargne le sexe fort. Du moins, s'il existe cet enlaidissement, il se remarque peu sur des faces masculines protégées par cet aphorisme plein d'indulgence et souvent d'à-propos : « Qu'un homme n'a pas besoin d'être beau. » Il faut croire, en effet, qu'il se passe très bien de cette superfluité, car on en voit de furieusement laids.

Je ne veux pas insister, on dirait que je parle par basse jalousie, j'aime mieux revenir à nos misères personnelles décuplées par le vent et la pluie qui nous donnent une démarche de canard et le teint couperosé de personnes ignorant les sociétés de tempérance.

Marcher sous la bise et sous l'ondée, patager dans une glu noirâtre, supplier des collignons goguenards ou pignoufs, courir après des omnibus où l'on sent le chien mouillé, s'en tirer avec l'onglée et le nez rouge, voilà les joies de l'arrière-saison. Qu'on s'étonne après cela s'il y a du pessimisme dans l'air !

Il faut pourtant lutter et le bon moyen pour nous est de nous fournir d'armes solides, capables de vaincre les rides, les efflorescences, les taches de hâle, les rugosités de la peau, tout ce maudit bataillon dont les traîtres attaques jettent tout d'un coup dix ans de plus sur un joli visage. Et vieillir vous le savez, mesdames, c'est pire que la mort puisque c'est la fin des triomphes. Faites donc appel à l'Eau et à la Crème Brise Exotique, deux alliés sans pareille qui se chargeront de mettre vos ennemis à la raison et de rendre votre teint aussi pur, aussi délicatement frais qu'il l'était au printemps de votre âge. Pour éviter les contrefaçons, prenez ces spécialités à la Parfumerie Exotique, 33, rue du 4-Septembre où elles valent : l'Eau 6 fr. et 6 fr. 85 franco ; la Crème 5 fr. et 5 fr. 50 franco.

Nos gigantesques chapeaux demandent à être juchés sur une chevelure parfaite à tous égards, bien arrangée et dont la nuance quelle qu'elle soit, brune ou blonde, ait de soyeux reflets et une brillante souplesse. Tout cela s'obtient plus facilement par artifice que par nature et quand on voit des cheveux aux tons admirables, sans une nuance douteuse, on peut jurer que les merveilleuses teintures à base de Henné y sont pour quelque chose. En effet, le grand chimiste H. Chabrier, 48, passage Jouffroy, nous donne toutes les nuances en blond et en noir, et de manière si parfaite qu'il est impossible de deviner l'aide qu'il prête à la coquetterie. Ajoutons pour mémoire que ces teintures sont totalement inoffensives et que leur emploi est des plus faciles. Une simple explication suffit pour qu'on puisse les appliquer soi-même.

Sans broncher, ni sourcilier. — C'est la devise des braves, ce n'est pas celle des jolies femmes, très faciles à effrayer et qui sourcilient par plaisir, au figuré s'entend, quand elles pensent faire parade de sourcils épais et rustres, bien accompagnés par des cils longs et touffus sous lesquels le regard acquiert un charme délicieux. Elles ont raison d'aimer cette façon de sourcilier, elle est ravissante et leur vaut force succès, car on ne saurait résister à l'expression profondément troublante que donne aux yeux ce cadre velouté. Pour l'obtenir si on en est privé, il n'est rien de tel que la Sève Sourcilère de la parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, qui vaut 5 francs et 5 fr. 50 franco.

CHRYSTHÈME.

AU SABLIER

14, Rue DROUOT, Téléphone 231-21
6^e Spécialité pour DEUIL

CHEMINS DE FER

DE

PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

STATIONS HIVERNALES CANNES, NICE, MENTON, etc.

Billets d'aller et retour collectifs
de 1^{re}, 2^e et 3^e classes

Valables 33 jours

Du 15 octobre au 15 mai, la Compagnie délivre, dans toutes les gares de son réseau, sous condition d'effectuer un minimum de parcours simple de 150 kilomètres, aux familles d'au moins trois personnes voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1^{re}, 2^e et 3^e classes pour les stations hivernales suivantes : Toulon, Hyères et toutes les gares situées entre Saint-Raphaël, Valescure, Grasse, Nice et Menton inclusivement.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires (pour les deux premières personnes) le prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes.

La durée de validité des billets peut être prolongée une ou plusieurs fois de 15 jours moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 0/0.

Arrêts facultatifs

Faire la demande de billets quatre jours au moins à l'avance à la gare de départ.

SERVICES DIRECTS

entre

PARIS & LE MAROC

via Marseille

Billets simples valables 15 jours.

De Paris à Tanger :

Prix par les paquebots :

1^{re} de la C^{ie} de Navigation mixte (Touache) : 1^{re} cl., 197 fr. ; 2^e cl., 136 fr. ; 3^e cl., 93 fr.

2^e de la C^{ie} Paquet : 1^{re} cl., 197 fr. ; 2^e cl., 136 fr.

Ces prix comprennent la nourriture à bord des paquebots.

Arrêts facultatifs sur le réseau P.-L.-M. Franchise de 30 kilog. de bagages en chemin de fer et de 100 kilog. en 1^{re} classe, 60 kilog. en 2^e classe et 30 kilog. en 3^e classe sur les paquebots. Enregistrement direct des bagages de Paris à Tanger ou réciproquement.

Délivrance des billets à Paris : à la gare de Paris P.-L.-M., à l'Agence de la C^{ie} de Navigation mixte (C^{ie} Touache), chez M. Desbois, 9, rue de Rome et dans les bureaux de la Société Générale de Transports maritimes à vapeur, rue Ménaus, 8, pour les parcours à effectuer par les paquebots de la C^{ie} Paquet.

SERVICES DIRECTS

entre

ENTRE PARIS et L'ALGÉRIE la Tunisie et Malte

via Marseille

Billets simples valables 15 jours.

De Paris aux ports ci-après ou vice-versa :

Prix par les paquebots :

1^{re} de la C^{ie} Générale Transatlantique :

Alger : 1^{re} cl., 187 fr. ; 2^e cl., 130 fr. 50.

Bizerte, Bône, Bougie, Philippeville, Oran, Tunis (via Bizerte) : 1^{re} cl., 172 fr. ; 2^e cl., 120 fr. 50.

Tunis (direct) : 1^{re} cl., 182 fr. ; 2^e cl., 125 fr. 50.

Malte (La Valette) : 1^{re} cl., 237 fr. ; 2^e cl., 160 fr. 50.

2^e de la C^{ie} de Navigation mixte (Touache) :

Alger, Bône, Philippeville, Oran : 1^{re} cl., 172 fr. ; 2^e cl., 115 fr. 50 ; 3^e cl., 68 fr.

Tunis (direct) : 1^{re} cl., 177 fr. ; 2^e cl., 115 fr. 50 ; 3^e cl., 68 fr.

Ces prix comprennent la nourriture à bord des paquebots.

Arrêts facultatifs sur le réseau P.-L.-M. à toutes les gares de l'itinéraire. Franchise de bagages de 30 kilog. en chemin de fer et sur les paquebots de 100 kilog. en 1^{re} classe, de 60 kilog. en 2^e classe et de 30 kilog. en 3^e classe. Enregistrement direct des bagages de Paris aux ports algériens et tunisiens.

Délivrance des billets à Paris : à la gare de Paris P.-L.-M., au bureau de passage de la C^{ie} Générale Transatlantique, 12, boulevard des Capucines et à l'Agence de la C^{ie} de Navigation mixte (Touache), chez M. Desbois, 9, rue de Rome.

NOTA. — En prévision des changements qui pourraient être apportés par les compagnies de navigation dans leurs prix de passage, consulter les tarifs des prix de passage de ces compagnies.

RELATIONS DIRECTES

entre

PARIS ET L'ITALIE

Les billets d'aller et retour de Paris en Italie, via Mont-Cenis ou via Simplon, indiqués ci-après, sont délivrés toute l'année, à la gare de Paris, dans les bureaux succursales et dans les agences de voyage.

1^{re} Via Mont-Cenis :

Billets d'aller et retour :

De Paris à (ou vice-versa) :

	1 ^{re} cl.	2 ^e cl.	3 ^e cl.
Turin	147. »	106 15	69.25
Milan	164.80	116.75	
Gènes	169.80	121.40	
Venise	216.35	153.75	
Florence	217.40	154.80	

Validité : 30 jours

Rome	266.90	189.50
Naples	315.50	223.50

Validité : 15 jours.

La durée de validité des billets valables 30 jours peut être prolongée de 15 jours et celle des billets valables 15 jours peut être prolongée de 22 jours, moyennant le paiement d'un supplément. (Cette prolongation ne peut être accordée que par les gares de départ et de destination du billet.)

D'autre part, la durée de validité des billets Paris-Turin est portée gratuitement à 60 jours lorsque les voyageurs prennent à Paris un billet de voyage circulaire intérieur italien conjointement avec le billet d'aller et retour Paris-Turin, ou lorsqu'ils justifient avoir pris à Turin, soit un billet circulaire italien, soit un billet d'abonnement spécial italien, soit un billet d'aller et retour combiné italien.

2^e Via Simplon :

Billets d'aller et retour :

De Paris à (ou vice-versa) :

	1 ^{re} cl.	2 ^e cl.
Domodossola	125. »	89.40
Milan	148.55	105.95
Venise	201.25	142.85

Validité : 30 jours.

La durée de validité des billets d'aller et retour Paris-Milan et Paris-Venise peut être prolongée de 15 jours, moyennant le paiement d'un supplément.

La validité des billets d'aller et retour Paris-Dombossola est portée gratuitement à 60 jours lorsque le voyageur justifie avoir pris à Domodossola, soit un billet circulaire italien, soit un abonnement spécial italien, soit un billet d'aller et retour combiné italien.

Arrêts facultatifs. — Enregistrement direct des bagages.

Franchise de 30 kilog. de bagages sur le parcours P.-L.-M. — Aucune franchise en Italie et en Suisse.

Le voyageur doit être revenu à son point de départ le dernier jour de validité, normale ou prolongée, du billet d'aller et retour, à minuit au plus tard.

CHEMIN de FER d'ORLÉANS

L'HIVER A

ARCACHON, BIARRITZ, DAX, PAU, etc.

Billets d'aller et retour individuels
et de famille de toutes classes

Il est délivré par les gares et stations du réseau d'Orléans pour Arcachon, Biarritz, Dax, Pau et les autres stations hivernales du midi de la France : 1^{re} Des billets d'aller et retour individuels de toutes classes avec réduction de 25 0/0 en 1^{re} classe et 20 0/0 en 2^e et 3^e classes ; 2^e Des billets d'aller et retour de famille de toutes classes comportant des réductions variant de 20 0/0 pour une famille de 2 personnes à 40 0/0 pour une famille de 6 personnes ou plus ; ces réductions sont calculées sur les prix du tarif général d'après la distance parcourue avec minimum de 300 kilomètres, aller et retour compris.

La famille comprend : père, mère, mari, femme, enfant, grand-père, grand-mère, beau-père, belle-mère, gendre, belle-fille, frère, sœur, beau-frère, belle-sœur, oncle, tante, neveu et nièce, ainsi que les serviteurs attachés à la famille.

Ces billets sont valables 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée. Cette durée de validité peut être prolongée deux fois de 30 jours moyennant un supplément de 10 0/0 du prix primitif du billet pour chaque prolongation.

AVIS AUX CHASSEURS

La Compagnie d'Orléans a décidé que, jusqu'au jour de la fermeture de la chasse, les trains 3 et 40 s'arrêteront à Nouan-le-Fuzelier les jours indiqués ci-après :

LE TRAIN 3, partant de Paris-Quai d'Orsay à 7 h. 28 du matin, s'arrêtera le dimanche et les jours fériés.

LE TRAIN 40, partant de Vierzon à 7 h. 3 du soir et arrivant à Paris-Quai d'Orsay à 10 h. 16 du soir, s'arrêtera les dimanches et lundis, les jours fériés et lendemains de jours fériés.

D'autre part, jusqu'au jour de la fermeture de la chasse :

A) Les trains 433 et 306 qui circulent sur la ligne d'Etampes à Beaune-la-Rolande et qui correspondent à Etampes aux trains 3 et 40 précités, s'arrêteront à la station d'Ascoux les dimanches et jours fériés.

B) Le train 439 de cette même ligne, qui correspond à Etampes avec le train 43 partant de Paris à 6 h. 35 du soir, s'arrêtera à la station de Villemurlin les dimanches et jours fériés.

WAGON-RESTAURANT

Jusqu'à la fermeture de la chasse, un wagon-restaurant circulera sur la section de Paris à Vierzon :

1^{re} Dans le sens de Paris

Le samedi de chaque semaine et les 31 octobre, 24 et 31 décembre, par le train 199 partant de Paris-Quai d'Orsay à 7 h. 11 du soir ;

2^e Dans le sens de Vierzon

Le dimanche de chaque semaine, les 1^{er} novembre, 25 décembre et 1^{er} janvier, par le train 114 partant de Vierzon à 6 h. 39 du soir.

Ces nouvelles facilités seront certainement très appréciées des chasseurs.

En Voyage, à la Campagne, à la Chasse les

COMPRIMÉS VICHY-ÉTAT

permettent de rendre instantanément toute boisson *alcaline et gazeuse*

2 fr. le flacon de 100 Comprimés. EXIGER LA MARQUE VICHY-ÉTAT

CONTRE L'

OBÉSITÉ

Pilules Fondantes de Marienbad

Nos 1-2-3-5 & SAVON BI-ODÉ COURTOIS

PHARMACIE NORMALE

15-17 Rue de Provence-PARIS - 17-19 Rue Drouot

ENVOI FRANCO de la NOTICE

Comme garantie d'authenticité et pour éviter les contrefaçons exigez sur chaque boîte, le timbre de l'Union des Fabricants.

Fac-Simile de la Boîte en réduction

CRÈME EXPRESS JUX

Le Meilleur des
Entremets fins
Dans toutes les bonnes Epicerias.

CLARIDGE'S HOTEL LONDON.



"THE RESTAURANT,
CLARIDGES."

THE RESTAURANT